

connexions



N^o ⑤
juin 2025

*Sans contraste, pas de différenciation. Sans différenciation
et sans lutte, pas de développement.*

Mao Zedong

p.2 : Pensée-guide pour la France : le mouvement ouvrier a
considéré de manière erronée que le capitalisme était un
féodalisme renouvelé, avec la rente et la corvée

p.6 : La France, une urbanisation tardive et relative

p.10 : Le matérialisme dialectique, aboutissement du long
cheminement de l'Humanité depuis la sortie de la Nature

p.20 : Le matérialisme dialectique, idéologie
révolutionnaire de l'époque de l'intelligence artificielle

p.23 : Le mode de production, cœur de l'approche
matérialiste dialectique de l'être humain

p.38 : 1er mai 2025 : à un tournant historique

p.39 : L'univers est l'unité de l'infini et de la finitude

Pensée-guide pour la France : le mouvement ouvrier a considéré de manière erronée que le capitalisme était un féodalisme renouvelé, avec la rente et la corvée

Pour faire la révolution dans un pays, il faut comprendre son cheminement historique : d'où il vient, où il va, où il en est. C'est une tâche difficile qui demande de combiner la théorie et la pratique.

Il ne s'agit pas seulement d'enquêter ou de participer à la lutte des classes, ou encore d'expérimenter des formes de lutte. Il est nécessaire d'atteindre une dimension historique, ce qui est beaucoup plus exigeant.

C'est sur cet écueil que viennent se briser beaucoup de gens sincères. Ces derniers constatent la comédie contestataire et ils partent à la recherche d'une approche véritablement révolutionnaire.

Cependant, comme ils apparaissent « étranges », comme ils sont en décalage sur le plan des idées par rapport à l'opinion publique, ils sombrent vite dans une certaine marginalité intellectuelle ou militante, et ils finissent par capituler.

Périodiquement, on a ainsi de nouveaux groupes révolutionnaires qui apparaissent, portés par des gens jeunes ou très jeunes, qui pensent avoir découvert la « méthode » ultime pour faire avancer les choses. Cela s'agite un temps, puis ça s'arrête.

C'est, au fond, qu'ils recherchaient une « clef » pratique, quelque chose qui fasse bouger les lignes. Or, ce n'est pas ce qu'il faut ; ce qu'il faut atteindre, c'est une dimension historique. C'est alors seulement que ce qu'on fait peut avoir une réelle portée.

Nous voulons à ce titre exposer un aspect essentiel de la société française, du mouvement ouvrier en particulier. Il ne s'agit pas d'une idée que nous avons eu, c'est le fruit d'une synthèse politico-idéologique reposant sur notre activité révolutionnaire.

Une activité révolutionnaire qu'on ne saurait confondre avec l'agitation et la propagande, même si elles sont nécessaires : ce qui compte avant tout c'est l'affirmation stratégique de l'idéologie communiste, telle que posée par Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong.

Une idéologie qui est passée par le marxisme, puis le marxisme-léninisme et le marxisme-léninisme-maoïsme, ce que nous appelons

désormais le matérialisme dialectique afin d'en souligner le caractère synthétique.

Une idéologie qui consiste en la vision du monde du prolétariat et affirme la nécessité de l'océan des masses armées afin d'établir la république socialiste mondiale, comme produit de la révolution mondiale avec les révolutions socialistes dans les pays impérialistes et les révolutions démocratiques dans les pays semi-féodaux semi-coloniaux.

Le mouvement ouvrier s'est focalisée sur la répartition et n'a pas compris que le capitalisme était un mode de production

Si on regarde l'histoire du mouvement ouvrier, dans la seconde moitié du 19^e siècle et tout le 20^e siècle, on a une idée fixe : celle que la bourgeoisie est injuste.

Elle est injuste, car elle s'enrichit, alors qu'une partie grandement majoritaire de la société vit dans la pauvreté – cela, c'est pour la seconde moitié du 19^e siècle et la première partie du 20^e siècle.

Elle est injuste, car elle parasite largement les fruits de la croissance économique – cela, c'est pour la seconde partie du 20^e siècle.

Le mouvement ouvrier français n'a pas considéré que la bourgeoisie exploitait, il a considéré que la bourgeoisie parasitait. Pour le syndicaliste de la fin du 19^e siècle, pour les socialistes et les communistes du 20^e siècle, le bourgeois est un rentier.

C'est ce qui explique paradoxalement qu'il y ait toujours eu une France une Droite populaire : les masses ont bien vu que les patrons charbonnaient, que les entrepreneurs s'activaient. Ne comprenant pas l'accusation de la Gauche, considérée comme injuste, le peuple a accepté la Droite au nom du travail (et de la propriété).

Naturellement, la dénonciation de l'exploitation a existé durant toute cette période, que ce soit dans la seconde partie du 19^e siècle ou tout au long du 20^e siècle. Mais cette exploitation n'était pas comprise comme Karl Marx l'a fait dans *Le Capital*.

Pour Karl Marx, le capitalisme est un mode de production, et chaque fois qu'un prolétaire travaille, une partie du fruit de son travail « disparaît » comme plus-value pour le capitaliste. Pour le mouvement ouvrier français, l'exploitation vient au bout du processus productif, au moment de la répartition.

C'est là une conception syndicaliste et il faut bien voir l'importance de la CGT à la fin du 19^e siècle et au tout début du 20^e siècle. Le style « syndicaliste révolutionnaire » a été massivement présent dans notre pays, il a réussi à s'ancrer et à maintenir une tradition. Même en 2025, on retrouve à la CGT des approches caractéristiques du syndicalisme révolutionnaire.

Ce qui révèle la justesse de notre analyse, c'est qu'en raison de tout cela, la bourgeoisie n'est pas dénoncée comme classe au sein d'un mode de production.

Ceux qui sont la vindicte d'une telle approche, ce sont les rentiers, l'oligarchie, le néo-libéralisme, éventuellement (mais de moins en moins) le grand capital.

Nous ne voulons pas ici rentrer trop loin dans l'analyse idéologique, car il ne s'agit pas d'extrapoler ; en même temps, il faut bien souligner l'aspect suivant, qui explique bien des choses.

Le matérialisme dialectique critique le capital en général ; bien entendu, il faut différencier le petit du grand, le capital industriel et le capital financier, etc. Cependant, l'ennemi, c'est la classe capitaliste.

Le fascisme est né comme mouvement populiste prônant une distinction, une séparation entre un capital productif (national et bon) et un capital parasitaire (cosmopolite et mauvais).

Heureusement, le mouvement ouvrier français n'est pas fasciste ; il faut en même temps noter que la tendance idéaliste visant les « rentiers » se retrouve immanquablement en écho avec le populisme fasciste. C'est que le mouvement ouvrier français se place historiquement en écho de la révolution française, qu'il souhaite rééditer.

La rente et la corvée

Si on regarde les positions historiques du mouvement ouvrier français, si on discute avec des « anticapitalistes » en 2025, on retrouvera deux ennemis : les riches et l'État.

Les riches sont considérés comme des néo-féodaux : grâce à leur argent, ils parasitent l'économie. Ils font l'acquisition de leur capital en attendant leurs *rentes*, tout comme la noblesse dans le féodalisme.

L'État est considéré comme exigeant et expéditif, il est au service des riches et il impose l'équivalent de la *corvée* au moyen-âge.

Il va de soi qu'il est impossible de réellement combattre le capitalisme avec une telle approche. Le capitalisme n'est pas un féodalisme capitaliste, où l'argent a remplacé les titres de noblesse. C'est pourtant ainsi que voient 99,9 % des gens dénonçant le capitalisme en France en 2025.

Les origines d'une telle position sont faciles à comprendre. Tout d'abord, la révolution française a été un très long processus, qui a marqué les esprits et a connu de nombreux soubresauts, reculs et avancées, de 1789 jusqu'à 1870 et l'instauration pour toute la nouvelle période de la république bourgeoise.

Ensuite, le mouvement ouvrier français a connu sur le plan des conceptions une hégémonie du socialisme français, qui assumait ouvertement de faire triompher la République « jusqu'au bout ».

C'était de l'opportunisme, car ainsi le mouvement ouvrier se mettait à la remorque des républicains bourgeois et de la franc-maçonnerie qui avaient besoin d'alliés pour combattre la droite monarchiste.

C'est ce qui explique la défaite du Front populaire, où au lieu de déborder les « radicaux », les socialistes et les communistes les ont mis sur un piédestal, avant de se faire trahir par eux (et les socialistes trahissant alors les communistes).

C'est ce qui explique que les armes ont été rendues après la victoire sur l'Allemagne nazie, ou bien que mai 68 n'a pas eu d'expression politique révolutionnaire continue.

Tant les socialistes que les communistes ont systématiquement voulu rester dans le cadre de la « république », car la république doit aller jusqu'au bout, et ce serait ça le socialisme.

C'est ce qui explique inversement le programme commun de 1981. L'objectif de nationaliser les banques et d'avoir un Etat dirigé par la Gauche correspondait entièrement au combat contre les rentes et la corvée.

C'est également ce qui permet de comprendre pourquoi les ouvriers sont passés en masse dans un vote pour l'extrême-droite dans les années 2000-2010-2020 : ils ont retrouvé chez Marine Le Pen la dénonciation des rentiers et de la corvée, à travers la dénonciation de la mondialisation et des décisions des élites de l'appareil d'État.

Il suffit de se tourner vers ce que raconte la gauche contestataire pour retrouver les mêmes obsessions. Les prétentions à disposer d'une économie politique s'effacent devant la tradition française de dénoncer les rentes et la corvée. Dans sa version modernisée, ce vise les riches « hors-sol » et l'État.

Fin mai 2025, *Lutte Ouvrière* propose une caricature où le ministre de l'intérieur (et désormais chef de la Droite) Bruno Retailleau veut construire des prisons. Un jeune avec des cités à l'arrière-plan lui dit : « Pour les voleurs capitalistes et leurs politiciens corrompus ? ». Sont ici exactement visées les rentes et la corvée.

Le *Parti Communiste Français* explique dans une résolution de la mi-mai 2025 que « le pouvoir national comme les actionnaires s'enferment dans l'impératif de rentabilité avec comme seule variable d'ajustement les salaires ». On retrouve les rentiers et la corvée.

Pour *La France Insoumise*, « La concentration des pouvoirs entraîne une dérive autoritaire. Elle favorise le pouvoir des milliardaires. » C'est encore les rentes et la corvée.

On peut continuer longtemps ainsi, qu'on ait affaire à des partis électoralistes (donc ouvertement pro-républicains) ou à des mouvements d'ultra-gauche (étrangers à l'idéologie républicaine).

C'est dans la matrice du mouvement ouvrier français, c'est la tradition dominante à l'arrière-plan, qui rattrape tout le monde.

Le PRCF appelle à une « République sociale et souveraine au service du peuple et du monde du travail », le NPA constate qu'« il y en a ras-le-bol des politiques gouvernementales et patronales visant à prendre l'argent dans les poches de ceux qui travaillent pour les distribuer aux actionnaires ».

Les « jeunes révolutionnaires » expliquent que « tout le monde a en tête décembre 2018, où “le peuple” attendait le triangle magique : Gilets jaunes, CGT, quartiers populaires... Nous pouvons imaginer réciproquement que tous les parasites de France (bourgeois monopolistes, banquiers, boursicoteurs, politicards achetés, Généraux, juges et flics pourris, mafieux) devaient trembler dans leurs redingotes face à cette possibilité. »

Il ne faut pas s'étonner ici de la référence aux « gilets jaunes » de 2018, un mouvement populiste typique de la dénonciation des « rentes et de la corvée », tout comme avant eux *Nuit debout* en 2016, les *bonnets rouges* en 2013, etc.

**Combattre le capitalisme
n'est possible que scientifiquement,
avec le matérialisme dialectique**

Si on veut parvenir à la révolution en France, il faut s'arracher à cette logique visant à se

focaliser sur un capitalisme interprété comme un féodalisme renouvelé.

Cela ne veut pas seulement dire qu'il faille éviter cette erreur. Il faut lui opposer également la ligne rouge, sans quoi inévitablement on retomberait dans un tel travers, tellement c'est ancré en France.

Cette question de l'interprétation du capitalisme comme féodalisme renouvelé rejoint également bien d'autres questions, comme celle de savoir pourquoi il n'y a pas eu de social-démocratie révolutionnaire en France avant 1914, pourquoi Maurice Thorez et le Parti Communiste Français basculent dans les années 1930 dans le culte de la « République ».

En fait, cela explique pourquoi, à chaque fois, la contestation a été intégrée par le capitalisme, par l'intermédiaire de la « République ».

C'est la raison également pour laquelle les forces de répression visent en France systématiquement la désescalade. Si on met de côté la démagogie qui imagine la France comme Etat policier, on peut constater une ligne droite de mai 1968 à aujourd'hui, où les préfetures tolèrent les manifestations et la casse, afin d'éviter toute polarisation, en visant une réintégration « républicaine » progressive.

Cela rejoint également la question du rôle des syndicats comme soutiens permanents au régime, au nom de la République ; tout révolutionnaire sérieux sait que depuis les années 1960, la CGT a joué un rôle contre-révolutionnaire majeur.

Mais ce n'est pas le lieu pour systématiser cette hypothèse fondamentale, qui sonne juste et éclaire par-là même tellement de choses.

Pour parvenir en France à la révolution, il faut comprendre le capitalisme pour ce qu'il est, et il n'est pas un féodalisme renouvelé.

Il faut donc mettre en avant deux choses : d'une part, la dialectique qui permet de comprendre comment l'exploitation a lieu réellement, non pas après la production et dans la répartition, mais dans la production elle-même. *Le Capital* de Karl Marx est ici incontournable.

D'autre part, le principe de mode de production, qui seul permet d'appréhender la réalité et sa transformation historique, depuis le matriarcat et l'esclavagisme jusqu'au féodalisme, au capitalisme, puis le socialisme et enfin le communisme. ■

La France, une urbanisation tardive et relative

« Douze siècles ne sont rien pour une caste que le spectacle historique de la civilisation n'a jamais divertie de sa pensée principale, et qui conserve encore orgueilleusement le chapeau à grands rebords et à tour en soie de ses maîtres, depuis le jour où la mode abandonnée le lui a laissé prendre. » (Honoré de Balzac, Les paysans, 1855)

La base paysanne est fondamentale dans le développement moderne de la France, ce qui donne historiquement une importance aux mentalités issues des campagnes par rapport aux villes et aux mentalités urbaines.

Malheureusement, c'est principalement une mentalité étriquée, restreinte dans sa perspective, bien qu'elle relève également d'un rapport très efficace et pragmatique à la réalité, au quotidien, c'est-à-dire une intelligence pratique indéniable.

C'est très utile pour faire la révolution, mais c'est largement insuffisant pour faire face à l'esprit de civilisation portée par la bourgeoisie dans les villes (y compris au 21^e siècle alors que cet esprit est très largement décadent). L'opposition ville/campagne se résume en France pratiquement à une confrontation entre Paris et le reste du pays, avec tout au plus une dizaine de villes ayant un centre suffisamment développé pour avoir une nature véritablement urbaine, donc en fait surtout Lyon et Marseille.

Un simple fait : le département de la Seine (75), qui ne comporte que Paris intra-muros, soit une superficie d'un peu plus de 100 km², est peuplé de 2,13 millions d'habitants. Le Nord, département le plus peuplé compte 2,61 millions d'habitants (pour 5700 km²), puis les Bouches-du-Rhône comptent 2,05 millions d'habitant (pour 5000 km²). Paris absorbe tout en matière d'urbanité en France, et produit, en miroir, un opposé culturel partout ailleurs.

Si les Parisiens sont condescendants à l'égard de la province, celle-ci le lui rend bien. Partout ailleurs, les gens n'aiment pas Paris, ou plutôt ils aiment critiquer les Parisiens et l'idée qu'ils se font de la vie parisienne. Le cliché absolu étant celui du Parisien stressé et toujours pressé dans le métro, alors qu'en réalité il n'y a pas plus stressé et pressé qu'un Français de la campagne sur les petites routes, évoluant à toute allure et ne supportant pas la moindre contrariété, tel un groupe de cycliste ou encore pire, une voiture immatriculée dans un autre département et respectant les limitations de vitesse devant lui. Au-delà de l'anecdote, on a ici un trait caractéristique de la composition du pays et de cette opposition ville/campagne, Paris/province.

La population des villes et des campagnes

En 1850, 26 millions de personnes vivaient à la campagne, contre un peu de moins de 9 millions dans les villes, souvent petites et isolées : c'est une proportion de 3/4 contre 1/4. Si l'on regarde par département, c'est alors encore plus net : seuls quatre départements étaient

majoritairement urbains dans leur composition : la Seine (Paris et première couronne), les Bouches-du-Rhône, le Rhône et le Var. Encore que dans ces deux derniers cas, ce n'est qu'un petit peu plus de la moitié de la population qui était urbaine.

L'exode rural forcé par le développement des moyens de production a bien entendu changé la donne. Entre 1851 et 1891, la mécanisation et le développement des techniques de production a bouleversé le secteur agricole qui occupait plus de 14 millions au début de la période, pour ne plus en occuper que 6,5 millions à la fin de la période.

Toutefois, en 1911, 22,1 millions de Français (soit 56 % de la population) vivaient encore dans les campagnes contre 17,5 millions (soit 44 % de la population) dans les villes, souvent petites et isolées.

Entre 1911 et 1921, la population des campagnes a décliné de près de 2 millions de personnes, alors que la population urbaine a stagné (malgré les immenses pertes humaines de la guerre).

Ce n'est qu'autour de 1936 que la population urbaine a véritablement pris le dessus, avec près de 53 % de la population. En 1968, la population des campagnes ne représentait plus que 30 % du total (environ 15 millions de personnes).

Néanmoins, il convient de relativiser, ou en tous cas d'affiner cette idée d'une population majoritairement urbaine. Dans les années 1950 puis 1960, un basculement majeur s'est produit : c'est la péri-urbanisation.

En raison du développement des transports, et surtout de l'automobile, les villes ont commencé à s'étaler, pour former de larges agglomérations, mais ne formant plus des continuités urbaines à proprement dit, au sens culturel.

Si l'expression « maison de ville » existe pour décrire des bâtiments étroits et construits en hauteur, mitoyens d'autres bâtiment et ayant pignon sur rue, la réalité consiste au contraire en la prédominance en France de maisons qui ne sont pas « de ville », mais de banlieue, avec une avant-cour et un jardin, sans mitoyenneté.

En 2023, plus de 55 % des Français vivent en maison, contre près de 45 % dans des appartements. De surcroît, les populations immigrées de première ou deuxième génération représentent une forte proportion de la population des appartements, alors que l'intégration à partir de la deuxième ou troisième génération consiste particulièrement en le fait d'avoir une maison.

Dans les unités urbaines de moins de 100 000 habitants, la proportion est encore plus imposante : plus du double d'habitants de maisons contre ceux des immeubles. C'est cela qui fait que la notion de ville doit être considérée de manière relative.

La définition française d'une agglomération est la suivante, d'après l'Insee :

« Une commune ou un ensemble de communes présentant une zone de bâti continu (pas de coupure de plus de 200 mètres entre deux constructions) qui compte au moins 2 000 habitants. Si l'unité urbaine se situe sur une seule commune, elle est dénommée ville isolée.

Si l'unité urbaine s'étend sur plusieurs communes, et si chacune de ces communes concentre plus de la moitié de sa population dans la zone de bâti continu, elle est dénommée agglomération multicommunale. »

Cela ne dit pas grand-chose quant au caractère de ces agglomérations et de leur population, qui peuvent être urbaines dans la forme, mais pas dans l'esprit.

En fait, c'est précisément à cet aspect qu'on peut comprendre en quoi il y a en France la prédominance d'une mentalité paysanne, avec la fascination pour son bout de jardin, comme reflet d'une revanche sur le féodalisme où l'arrachement d'un lopin de terre à la société est l'aspiration idéale du paysan.

Selon l'*Observatoire des territoires*, qui dépend du gouvernement, en 2024, 80 % des Français déclaraient préférer vivre dans une maison individuelle (60 % des résidents d'appartement disent qu'ils opteraient pour la maison s'ils en avaient la possibilité).

D'après cette enquête, la principale motivation est de profiter d'un jardin (49 % des sondés), et la deuxième est de s'affranchir de la copropriété (39 % des sondés).

Ce prisme de la maison, de préférence en étant propriétaire, de préférence en étant (relativement ou franchement) isolé du voisinage, caractérise très bien la mentalité française, qui se veut fondamentalement anti-urbaine, comme prolongement d'une mentalité paysanne.

Il est essentiel de saisir cette dimension historique de la France, qui conditionne la société et ses contradictions.

Les Paysans de Balzac (1855) : une précieuse fresque française

« Comment depuis trente ans que le père Rigou vous suce la moelle de vos os, vous n'avez pas core vu que les bourgeois seront pires que les seigneurs ?

Dans cette affaire-là, mes petits, les Soudry, les Gaubertin, les Rigou vous feront danser sur l'air de : J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas ! L'air national des riches, quoi !... Le paysan sera toujours le paysan ! Ne voyez-vous pas (mais vous ne connaissez rien à la politique !...) que le Gouvernement n'a tant mis de droits sur le vin que pour nous repincer notre quibus, et nous maintenir dans la misère !

Les bourgeois et le gouvernement, c'est tout un. Quéqu'ils deviendraient si nous étions tous riches ?... Laboureraient-ils leurs champs, feraient-ils la moisson ? Il leur faut des malheureux ! J'ai été riche pendant dix ans, et je sais bien ce que je pensais des gueux !... »

Honoré de Balzac a mis beaucoup de cœur à l'ouvrage pour décrire des « scènes de la vie de campagne » dans son roman (inachevé) *Les paysans*. Il considérait ce livre, « pendant huit ans, cent fois quitté, cent fois repris » comme « le plus considérable » de ceux qu'il avait résolu d'écrire.

C'est qu'Honoré de Balzac, cet immense écrivain, grande figure nationale française, s'intéressait au réel, et il a bien compris à quel point la mentalité paysanne était absolument incontournable en France.

Il le dit avec des mots sévères, mais juste, dans sa préface :

« Le but de cette étude, d'une effrayante vérité, tant que la société voudra faire de la philanthropie un principe, au lieu de la prendre pour un accident, est de mettre en relief les principales figures d'un peuple oublié par tant de plumes à la poursuite de sujets nouveaux.

Cet oubli n'est peut-être que de la prudence, par un temps où le peuple hérite de tous les courtisans de la royauté. On a fait de la poésie avec les criminels, on s'est apitoyé sur les bourreaux, on a presque déifié le prolétaire ! Des sectes se sont émues et crient par toutes leurs plumes : Levez-vous, travailleurs, comme on dit au tiers état : Lève-toi !

On voit bien qu'aucun de ces Erostrates n'a eu le courage d'aller au fond des campagnes étudier la conspiration permanente de ceux que nous appelons encore les faibles, contre ceux qui se croient les forts, du paysan contre le riche...

Il s'agit ici d'éclairer, non pas le législateur d'aujourd'hui, mais celui de demain. Au milieu du vertige démocratique auquel s'adonnent tant d'écrivains aveugles, n'est-il pas urgent de peindre enfin ce paysan qui rend le Code inapplicable, en faisant arriver la propriété à quelque chose qui est et qui n'est pas ?

Vous allez voir cet infatigable sapeur, ce rongeur qui morcelle et divise le sol, le partage, et coupe un arpent de terre en cent morceaux, convié toujours à ce festin par une petite bourgeoisie qui fait de lui, tout à la fois, son auxiliaire et sa proie.

Cet élément insocial créé par la révolution absorbera quelque jour la bourgeoisie comme la bourgeoisie a dévoré la noblesse.

S'élevant au-dessus de la loi par sa propre petitesse, ce Robespierre à une tête et à vingt millions de bras, travaille sans jamais s'arrêter, tapi dans toutes les communes, intronisé au conseil municipal, armé en garde national dans tous les cantons de France, par l'an 1830, qui ne s'est pas souvenu que Napoléon a préféré les chances de son malheur à l'armement des masses. »

Sur la forme, le roman est quelque peu rugueux, comme souvent le sont les romans chez Balzac, qui se perdent dans un amont de détail, au contraire de ses nouvelles dont le rythme est toujours haletant. Cela n'enlève rien à son intérêt, qui est de saisir avec une grande finesse la mentalité française d'alors, dont notre époque est encore le produit.

Voici deux extraits, très significatifs, qui vont précisément dans le sens de la pensée-guide pour la France sur le capitalisme considéré comme féodalisme renouvelé.

« – Comment un homme comme vous s'est-il laissé tomber dans la misère ? Car, dans l'état actuel des choses, un paysan n'a qu'à s'en prendre à lui-même de son malheur, il est libre, il peut devenir riche. Ce n'est plus comme autrefois. Si le paysan sait amasser un pécule, il trouve de la terre à vendre, il peut l'acheter, il est son maître !

– J'ai vu l'ancien temps et je vois le nouveau, mon cher savant monsieur, répondit Fourchon, l'enseigne est changée, c'est vrai, mais le vin est toujours le même ! Aujourd'hui n'est que le cadet d'hier. Allez ! mettez ça dans votre journal ! Est-ce que nous sommes affranchis ? nous appartenons toujours au même village, et le seigneur est toujours là, je l'appelle

Travail. La houe, qu'est toute notre chevance, n'a pas quitté nos mains. Que ce soit pour un seigneur ou pour l'impôt qui prend le plus clair de nos labeurs, faut toujours dépenser notre vie en sueurs...

– Mais vous pouvez choisir un état, tenter ailleurs la fortune, dit Blondet.

– Vous me parlez d'aller quérir la fortune ?... Où donc irais-je ? Pour franchir mon département, il me faut un passeport, qui coûte quarante sous ! V'là quarante ans que je n'ai pas pu me voir une gueuse et 'pièce de quarante sous sonnante dans mes poches avec une voisine. Pour aller devant soi, il faut autant d'écus que l'on trouve de villages, et il n'y a pas beaucoup de Fourchon qui aient de quoi visiter six villages ! Il n'y a que la conscription qui nous tire de nos communes. Et à quoi nous sert l'armée ? à faire vivre les colonels par le soldat, comme le bourgeois vit par le paysan. Compte-t-on sur cent un colonel sorti de nos flancs ? C'est là, comme dans le monde, un enrichi pour cent autres qui tombent. Faute de quoi tombent-ils ? Dieu le sait et l'usurier aussi ! Ce que nous avons de mieux à faire est donc de rester dans nos communes, où nous sommes parqués comme des moutons par la force des choses, comme nous l'étions par les seigneurs. Et je me moque bien de ce qui m'y cloue. Cloué par la loi de la Nécessité, cloué par celle de la Seigneurie, on est toujours condamné à perpétuité à la tarre. Là où nous sommes, nous la creusons la tarre et nous la bêchons, nous la fumons et nous la travaillons pour vous autres qu'êtes nés riches, comme nous sommes nés pauvres. La masse sera toujours la même, elle reste ce qu'elle est... Les gens de chez nous qui s'élèvent ne sont pas si nombreux que ceux de chez vous qui dégringolent !... Nous savons bien ça, si nous ne sommes pas savants.

Faut pas nous faire nout 'procès à tout moment. Nous vous laissons tranquilles, laissez-nous vivre... Autrement, si ça continue, vous serez forcés de nous nourrir dans vos prisons où l'on est mieux que sur nout 'paille. Vous voulez rester les maîtres, nous serons toujours ennemis, aujourd'hui comme il y a trente ans. Vous avez tout, nous n'avons rien, vous ne pouvez pas encore prétendre à notre amitié !

– Voilà ce qui s'appelle une déclaration de guerre, dit le général. »

« Ce qui se passe dans cette vallée a lieu partout en France, et tient aux espérances que le mouvement de 1789 a jetées chez les paysans.

La Révolution a plus profondément affecté certains pays que d'autres, et cette lisière de la Bourgogne, si voisine de Paris, est un de ceux où le sens de ce mouvement a été pris comme le triomphe du Gaulois sur le Franc. Historiquement, les paysans sont encore au lendemain de la Jacquerie, leur défaite est restée inscrite dans leur cervelle. Ils ne se souviennent plus du fait, il est passé à l'état d'idée instinctive. Cette idée est dans le sang paysan comme l'idée de la supériorité fut jadis dans le sang noble.

La révolution de 1789 a été la revanche des vaincus. Les paysans ont mis le pied dans la possession du sol que la loi féodale leur interdisait depuis douze cents ans. De là leur amour pour la terre qu'ils partagent entre eux jusqu'à couper un sillon en deux parts, ce qui souvent annule la perception de l'impôt, car la valeur de la propriété ne suffirait pas à couvrir les frais de poursuites pour le recouvrement...

– Leur entêtement, leur défiance, si vous voulez, est telle, à cet égard, que dans mille cantons, sur les trois mille dont se compose le territoire français, il est

impossible à un riche d'acheter du bien de paysan, dit Blondet en interrompant l'abbé. Les paysans, qui se cèdent leurs lopins de terre entre eux, ne s'en dessaisissent à aucun prix ni à aucune condition pour le bourgeois.

Plus le grand propriétaire offre d'argent, plus la vague inquiétude du paysan augmente. L'expropriation seule fait rentrer le bien du paysan sous la loi commune des transactions. Beaucoup de gens ont observé ce fait et n'y trouvent point de cause.

– Cette cause, la voici, reprit l'abbé Brossette en croyant avec raison que chez Blondet une pause équivalait à une interrogation.

Douze siècles ne sont rien pour une caste que le spectacle historique de la civilisation n'a jamais divertie de sa pensée principale, et qui conserve encore orgueilleusement le chapeau à grands rebords et à tour en soie de ses maîtres, depuis le jour où la mode abandonnée le lui a laissé prendre.

L'amour dont la racine plongeait jusqu'aux entrailles du peuple, et qui s'attacha violemment à Napoléon, dans le secret duquel il ne fut même pas autant qu'il le croyait, et qui peut expliquer le prodige de son retour de 1815, procédait uniquement de cette idée. Aux yeux du Peuple, Napoléon, sans cesse uni au Peuple par son million de soldats, est encore le roi sorti des flancs de la Révolution, l'homme qui lui assurait la possession des biens nationaux. Son sacre fut trempé dans cette idée...

– Une idée à laquelle 1814 a touché malheureusement, et que la monarchie doit regarder comme sacrée, dit vivement Blondet, car le peuple peut trouver auprès du trône un prince à qui son père a laissé la tête de Louis XVI comme une valeur d'hoirie.

– Voici madame, taisons-nous, dit tout bas l'abbé Brossette, Fourchon lui a fait peur, et il faut la conserver ici, dans l'intérêt de la Religion, du Trône et de ce pays même. »

Pour réussir la révolution dans un pays, il faut une analyse historique du parcours de celui-ci, c'est ce qui permet de saisir les contradictions en posant des nuances, des contrastes, des luttes. Il n'y a pas de méthode abstraite pour la révolution, pas de recette miracle, de technique passe-partout. Il n'existe pas de marxisme cosmopolite qui flotterait au-dessus de la société, et où on pourrait piocher comme on le voudrait, selon les besoins du moment. Les révolutionnaires ne disposent d'aucune caisse à outils où prendre ce qui leur est nécessaire.

Ce qu'il faut, c'est la science : le matérialisme dialectique, affirmé historiquement par *Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong*. La science portée par le prolétariat, qui porte en elle l'antagonisme, la subjectivité révolutionnaire.

La compréhension de la situation historique de la France dans son rapport à la paysannerie est ainsi une clef permettant de comprendre la France pour ce qu'elle est, de démasquer les positions non prolétariennes, notamment petite-bourgeoises populistes ou semi-prolétariennes.

Pour faire triompher la révolution en France, c'est-à-dire la guerre populaire, on a besoin du Parti Matérialiste Dialectique, qui pose les jalons historiques et permet de dépasser les obstacles érigés par la bourgeoisie en tant que classe. ■

Le matérialisme dialectique, aboutissement du long cheminement de l'Humanité depuis la sortie de la Nature

Le matérialisme dialectique n'a pas été compris et arboré de manière approfondie, maîtrisée et prolongée en France. Cela tient au fait fondamental que le marxisme n'a pas été compris en tant que tel, en raison de la puissance culturelle de la bourgeoisie en France et de l'incapacité de la gauche à assimiler le concept de mode de production, et en conséquence, de lutte des classes.

La lutte des classes et la notion de capitalisme elle-même ont toujours été compris depuis un point de vue *non antagoniste* à la bourgeoisie. La notion de Révolution n'était en fait saisie que par le biais de la grande Révolution bourgeoise de 1789.

Le matérialisme en France est, en fait, à l'origine même un matérialisme bourgeois, c'est-à-dire un matérialisme incomplet, jamais pleinement saisi, systématiquement relativisé et fatalement dérivé, frelaté, finalement dénaturé.

Ce n'est pas faire injure ici à Diderot, La Mettrie, d'Alembert, Voltaire, d'Holbach, Monstesquieu,

Helvétius, Rousseau, Condorcet... que de dire cela.

Posons de manière ramassée et encadrée trois points qui, selon notre analyse forgée par la pratique révolutionnaire active et l'intense réflexion théorique sur la société française, *entrave* la juste compréhension du matérialisme dialectique, *afin d'armer idéologiquement les agents de la rupture en France* pour qu'ils puissent jeter sur le feu de la décadence de la France bourgeoise l'implacable huile de la Révolution et sa perspective culturelle totale, se dressant face à la bourgeoisie sur tous les fronts.

Idéologie, Religion, Cosmologie : le sentier lumineux de la vision du monde totale

Radicalement, on veut la Révolution, car on rejette le monde actuel. On veut en modifier les *fondements*. Cela implique d'analyser, de comprendre le monde dans lequel on vit, non pas de manière unilatérale ou binaire, mais dialectique. Le monde n'est pas « pur » ou « impur », pas plus qu'il n'est immobile, ou en « transition ». Il n'existe pas non plus de zones « anticapitalistes » ou non-capitalistes ; il n'y a aucun refuge contre le réel, il n'existe pas de petit coin de paradis en enfer.

Il existe une période historique, qui définit l'ensemble des faits, leur attribuant des caractéristique. Cela rentre dans un cadre

beaucoup plus général, beaucoup plus vaste : l'univers lui-même est en transformation de manière différenciée. Il y a des contrastes, des différences, des luttes, entraînant le développement de certains aspects contre d'autres avec, au bout du compte, la transformation générale.

Tout n'avance pas bien sûr au même rythme, toutefois il y a un ensemble, formant une réalité, et tout ce qui se joue dans cet ensemble participe de la transformation. Rien ne peut émerger sans se rattacher à la réalité en étant en même temps issue d'elle. Par exemple, une personne qui va s'engager politiquement à Droite de l'échiquier politique parce qu'elle refuse la violence sociale, les trafics, les agressions dans la rue, a tort politiquement, mais son engagement relève d'une certaine dignité : une dignité égarée, mais réelle. On ne peut pas dire à cette personne une chose comme : « tu as tort de t'engager à Droite car il n'existe pas de violence sociale ou de trafics, etc. »

C'est ce que nous appelons : la dignité du réel. De la même manière, pourquoi certains travailleurs sont-ils égoïstes, et se comportent en capitalistes s'ils le peuvent ? C'est qu'ils ont compris qu'il fallait l'abondance matérielle, mais ils choisissent de s'extraire de la classe et de viser une abondance égoïste.

Le capitalistes eux-mêmes sont, pour caricaturer, des « communistes » égoïstes, qui veulent vivre leur propre « communisme », bien entendu défigurés, fondés sur l'appât du gain, avec l'argent comme fétiche d'une possibilité pratique d'abondance.

Autrement dit, rien n'existe sans origine historique, sans relever du réel, car toutes les activités et les pensées de l'Humanité ne sont que le reflet du réel, comme ensemble en transformation.

Cet ensemble en transformation est, à le prendre de la manière la plus complète possible, le Cosmos, éternel et infini, dont notre planète comme biosphère est un élément particulier, tout comme l'Humanité forme dans la biosphère un élément particulier, en tant que matériel biologique participant à l'ensemble de manière symbiotique et toujours plus complexe.

Fondamentalement, c'est là le cœur du matérialisme dialectique.

Ajoutons que l'Humanité s'est développée et affirmée dans sa particularité comme *matière pensante*, la pensée étant une activité produite par le mouvement naturel de la matière vers la vie toujours plus complexe.

C'est cette particularité qui a fait que l'Humanité a travaillé et s'est organisée de manière consciente, produisant des sociétés toujours plus

complexes et différenciées, produisant des contradictions entre les sociétés et la Nature, mais aussi entre les sociétés elle-même.

Ce mouvement relativement propre aux sociétés humaines, c'est *l'Histoire*, qui s'est traduite par une transformation de l'Humanité comme espèce sociale, entraînant une rupture relative, mais impossible dans l'absolu, entre l'Humanité et la Nature.

La conscience de ce mouvement historique a mis des millénaires à émerger dans la pensée humaine, jusqu'à la compréhension que l'Histoire n'était qu'une contingence relative et particulière à l'Humanité, finalement englobée dans l'ensemble de la réalité matérielle en mouvement.

En somme, ce qu'on appelle le matérialisme historique, qui traite de l'histoire plus directement, est un élément du matérialisme dialectique, et le premier est appelé à se fondre dans le second, dont il est issu.

On peut considérer que l'Histoire de l'humanité aura une fin, mais pas le mouvement dialectique de la matière, car l'Humanité va « revenir » dans la Nature, transformée par l'Histoire, avant d'entrer dans l'ère consciente de la symbiose toujours plus complète et complexe avec le Cosmos éternel et infini.

C'est ce que Karl Marx appelait un « Humanisme de la Nature et une Naturalisation de l'Humanité ».

C'est ce qui a été précisée dans la Chine révolutionnaire à l'époque de Mao Zedong (extrait de la revue *Dialectique de la Nature*, n°1, 1973) :

« Toutes les choses produites sont vouées à disparaître. Les particules « élémentaires » sont vouées à se transformer, les humains sont voués à mourir, la Voie Lactée, le Soleil et la Terre sont vouées à se décomposer et à être détruites.

Même quelque chose qui dure aussi longtemps que « le Ciel et la Terre » [issu dans le taoïsme de l'oeuf cosmique se brisant] finira par disparaître.

Même l'espèce humaine elle-même va changer et s'éteindre.

Mais la fin du Soleil, de la Terre et de l'espèce humaine n'est pas un « jour du jugement dernier de l'univers ».

Lorsque la Terre s'éteindra, il y aura des niveaux encore plus élevés de corps célestes pour la remplacer.

À ce moment-là, les gens célébreront la victoire de la dialectique, accueillant la naissance de nouvelles étoiles.

Lorsque l'espèce humaine disparaîtra, des espèces encore plus élevées apparaîtront.

De ce point de vue, les activités humaines créent les conditions pour l'apparition d'espèces encore plus élevées.

Si l'ancien ne disparaissait pas, le nouveau ne viendrait pas. La mort de l'ancien est précisément la condition nécessaire à la naissance du nouveau.

« Il en est toujours ainsi dans le monde, le nouveau remplaçant l'ancien, l'ancien étant remplacé par le nouveau, l'ancien étant éliminé pour faire place au nouveau, et le nouveau émergeant de l'ancien. » [Mao Zedong, De la contradiction]

Le fini se transforme en infini.

C'est précisément parce que toutes les choses de l'univers changent et se développent continuellement qu'elles constituent le développement sans fin de l'univers tout entier.

C'est précisément parce que tout a sa naissance et sa mort, son commencement et sa fin que l'univers dans son ensemble peut être sans naissance ni mort, sans commencement ni fin.

Toutes les choses sont comme des milliers et des millions de ruisseaux qui se rejoignent et forment un long fleuve inépuisable de l'univers.

En ce qui concerne les choses concrètes, leur développement est fini, le temps est fini.

Mais infinies sont les transitions d'une espèce de chose à une autre, d'une forme de matière à une autre, c'est-à-dire d'un temps concret à un autre temps concret.

C'est précisément à cause de la finitude des choses concrètes dans le temps qu'elles constituent l'infinité de l'univers dans son ensemble dans le temps, et le développement de l'univers ne s'achèvera jamais, n'atteindra jamais son apogée.

De même que dans l'espace, l'univers dans le temps est à la fois fini et infini, et l'infini est composé uniquement de ce qui est fini et transformé à partir de ce qui est fini. »

Comprendre et assimiler cette perspective, c'est ce que nous appelons notre Cosmologie, notre vision du monde

L'Humanité, depuis les débuts de l'Histoire, n'a eu de cesse dans son activité pensante, c'est-à-dire culturelle, d'élaborer, de produire, de discuter, d'affiner sa cosmologie. Celle-ci à pris mille et une voies, mille et une formes, mais il s'agit d'un seul et même mouvement, différencié et contradictoire. C'est la raison pour laquelle nous affirmons que la Culture est une, différenciée et contradictoire, et que notre démarche est celle de l'Encyclopédisme.

Le matérialisme dialectique porte en effet la Culture, il est le fruit prolongé de tout ce mouvement productif, de toute cette activité

concernant et impliquant l'ensemble de l'Humanité, sur toute la planète, à toutes les époques.

Le caractère unifiée mais différencié de la Culture implique de comprendre qu'il y ait des *étapes* dans le processus historique. Les éléments structurant ces étapes, ce sont les *modes de production*.

À chaque étape, à chaque mode de production, correspond une certaine période de la Culture, reflétant la manière dont celle-ci, comme vision du monde allant à la symbiose, a pu être appréhendée par la pensée humaine.

Cela implique aussi de considérer que ces étapes laissent des empreintes, des traces dans la Culture, même lorsqu'une étape est passée. Cela, nous le désignons sous le terme de *nexus* ; c'est le moment dans un processus où se voient nettement la tendance à élever la conscience et la Culture et celle à s'effondrer dans le siphon de la réaction, sous une forme plus ou moins barbare.

Les grandes étapes historiques selon le matérialisme dialectique, ce sont les modes de production qui permettent de les distinguer : l'esclavagisme, le féodalisme, le capitalisme et le socialisme sont les principaux modes de production historique.

Mais de par la différenciation relative, des éléments du tribalisme primitif se sont maintenus relativement dans l'esclavagisme tardif, de même que des éléments du tribalisme et de l'esclavagisme se sont maintenus relativement dans le féodalisme, et que de même des éléments du tribalisme, de l'esclavagisme et du féodalisme se sont maintenus relativement dans le capitalisme, même à l'époque du capitalisme généralisé.

C'est là une tendance inévitable, car *seule* la « sortie » de l'Histoire qui se réalisera progressivement dans le Socialisme permettra de dépasser définitivement ces contradictions, jusqu'au Communisme, où le développement différencié s'exprimera sous une autre forme, une nouvelle forme qui ne sera plus celle héritée par les *contradictions empilées de l'Histoire* que nous connaissons.

Il ne peut y avoir qu'une seule vision du monde correcte : celle allant par la Culture et la Science matérialiste dialectique à la symbiose entre l'Humanité et le Cosmos.

Cette vision du monde a été portée historiquement par des titans comme Aristote par exemple à l'époque de l'esclavagisme, et plus relativement par des mouvements entiers, par exemple celui des Lumières à l'époque tardive du féodalisme.

Cela pose la question de l'idéologie. Dès lors que s'affirme nettement un mouvement dans la pensée allant jusqu'à la Culture, alors on parle d'idéologie.

La religion monothéiste est ainsi l'idéologie typique du féodalisme, le libéralisme est l'idéologie typique du capitalisme en croissance. En un sens, le matérialisme dialectique est l'idéologie typique du Socialisme, comme drapeau de la Révolution, avant qu'idéologie et vision du monde ne fusionnent définitivement dans le Communisme.

Le long cheminement historique transporte les restes du passé, jusqu'au dépassement final de l'Histoire

En raison du développement inégal, des variétés, des courants divers peuvent exister dans une idéologie. Il existe par exemple toute une variété de religions monothéistes : le judaïsme, le christianisme, l'islam et cela sans même prendre en considération les religions poly-monothéistes comme le brahmanisme ou le bouddhisme. Et d'ailleurs ces religions se divisent encore en confessions, sectes, écoles etc. De même le libéralisme se décline en néo-libéralisme, social-libéralisme, libertarianisme etc.

Cependant, plus la société humaine se complexifie, plus il devient possible de

comprendre les modes de production obsolètes. En effet, si on considère le processus historique, le modes de production dominant est aussi en quelque sorte celui qui n'est plus avant lui (et même ceux encore avant), et il est celui qui n'est pas encore (et même au-delà puisque le besoin de Communisme s'exprime déjà sous de multiples aspects). Tout cela est bien entendu très complexe, car l'éventail des phénomènes apparaît énorme plus on remonte dans le passé. Les sociétés du tribalisme ont été d'une variété gigantesque, de même que les sociétés esclavagistes ou féodales. Il y a moins de différence aujourd'hui dans le mode de vie entre un Australien et un Français qu'entre deux paysans français vivant au 12^e siècle à cent kilomètres de distance.

Tel est le long cheminement historique vers l'unité de l'humanité. Et nous pouvons généraliser nos connaissances, si nous commençons à définir chaque mode de production de manière négative. Par exemple, le féodalisme est entre le système esclavagiste mature et le système capitaliste naissant, possédant une différence significative par rapport aux deux.

Le féodalisme n'est donc pas un type ossifié de relation de production, mais un processus qui remplit l'intervalle entre l'autre.

L'ensemble de ses définitions et caractéristiques est donc énorme, mais n'est pas illimité pour autant : comme il s'agit d'un processus historique relatif, on peut en cerner des limites dans les caractéristiques fondamentales distinctives de ces diverses formes passées.

Selon la loi matérialiste dialectique du « Un devient deux », il existe donc un féodalisme, sous des formes différenciées, mais avec un dénominateur commun sur le plan de la nature de l'idéologie dominante. L'enjeu est donc de saisir les caractéristiques générales, la substance du féodalisme comme phénomène unifié. C'est ce qui implique d'affirmer que la religion est une idéologie. À proprement parler, il n'y a pas d'*histoire* des religions, il y a une histoire des modes de production et de leur idéologie.

Et cette histoire doit être abordée comme relevant d'une double tendance fondamentale. En raison du développement différencié, il existe fondamentalement une *ligne rouge*, celle élevant la société humaine vers la Culture et la symbiose finale, et une *ligne noire* ramenant la société en arrière, ou plutôt tentant de la ramener en arrière ou de la figer.

La lutte des deux lignes est pour l'Humanité une bataille culturelle ; c'est également une dynamique qui traverse éternellement le

mouvement de la matière : c'est la bataille du *nouveau contre l'ancien*.

Le rôle des idéologies et la question française

Dans le cadre de l'Histoire, cette lutte s'exprime à travers les idéologies. Une seule idéologie est le reflet de la dynamique vers la Culture, alors que les autres, produits résiduels de l'Histoire, ne sont que des versions obsolètes plus ou moins décadentes.

Cependant, même une personne s'engageant dans une idéologie obsolète, dans une version du libéralisme par exemple, le fait avec une certaine dignité : toute l'Humanité ne peut que chercher la symbiose, même par la dérive. Même la pire lie de l'Humanité, qui la nie ouvertement, ne fait que refléter le négatif de la symbiose.

Ni la dérive, ni la négation ne sont donc acceptable, et elles n'ont de toute manière pas la puissance du mouvement qui porte la Culture. Leur antagonisme est d'autant plus faible en réalité qu'il n'est qu'une contingence historique : ce n'est fondamentalement que la dérive ou la négation du reflet d'un reflet.

Et il y a les « adaptations ». Les religions féodales n'existent plus comme telles, elles ont été transformées par le capitalisme et son idéologie libérale.

C'est pourquoi il doit être parlé de semi-féodalisme à propos des religions. Depuis l'émergence et l'hégémonie du libéralisme, les religions ne sont plus que des idéologies, fondamentalement réactionnaires, mais aussi un reflet de la dérive d'une quête de la cosmologie allant à la Culture.

Il faut en effet considérer que le capitalisme et son idéologie imprègnent tout comme vision du monde, en fait comme vision du monde dépassée.

En France en particulier, la bourgeoisie a développé une hégémonie culturelle redoutable et de très grande ampleur. Il faut se souvenir que la France a été à la pointe de la vision du monde féodale dans sa version catholique, puis à la pointe dans la vision du monde libérale avec les Lumières, puis l'élan de la grande Révolution Bourgeoise de 1789.

En France, la bourgeoisie post-révolutionnaire a produit des figures remarquables, comme Lamennais, Saint-Simon, Cuvier, mais aussi Benjamin Constant, Mme de Staël ou Balzac.

Toutes ces figures ont contribué puissamment à affirmer un matérialisme bourgeois, portant la Science et la Culture, mais sans pouvoir aller au bout, avec l'idée, tout au contraire du matérialisme dialectique, de réconcilier les différences idéologiques relatives au lieu de les liquider.

L'idéologie libérale française est toute entière possédée de la notion de la *Concorde*, de la paix civile, de la convergence progressive dans l'unité, du « deux donne un ».

Le courant dit « radical » (en fait les « centristes ») et la tradition de la franc-maçonnerie, si puissante en France, notamment sous la III^e République, relèvent de la logique bourgeoise française de « Concorde ».

Les forces féodales en France ont au fur et à mesure totalement capitulé devant la bourgeoisie, c'est ce que l'étude de figures comme Lammenais ou Chateaubriand permet de saisir : le libéralisme bourgeois est implacable, mais il lui faut ou bien une morale, c'est la doctrine sociale de l'Église que Lamennais posera le premier, ou bien il lui faut avancer lentement, avec l'escorte romantique d'un semi-féodalisme mu en réaction conservatrice devant organiser sa liquidation, par étape, raisonnable.

Toute la Droite française, nationale-catholique et réactionnaire sort de là : de la volonté de faire de l'idéologie religieuse une sorte de « guide » moral du capitalisme.

On comprend ainsi autant la fascination historique des islamistes pour l'idéologie de la Droite en France, tout autant que la fascination-rejet de la Droite en France de l'islam, exprimé

dans un « orientalisme » chaotique, mais très sophistiqué.

Dans l'autre sens, les libéraux ont littéralement annexés la gauche, en construisant une idéologie mécaniste de leur vision du monde, autour notamment de la pensée de Saint-Simon, considérant que l'État bourgeois et son administration militarisée était une force « neutre » devant imposer la Raison bourgeoise sur le principe de l'ingénierie sociale.

Cette idéologie mécaniste s'est aussi renforcée du positivisme, affirmant la relativité du réel et sa convergence dans le « progrès », c'est-à-dire dans le Libéralisme.

Les religions en France n'existent en fait plus que sous cet aspect : comme élément positivement « attardé » du progrès, mais allant à la convergence avec le libéralisme. Toute la gauche du régime bourgeois est sur cette ligne concernant les religions. Ainsi, l'islam ne serait qu'une sorte de « choix », s'expliquant de manière positiviste et relative, mais convergent au bout du compte dans la « Concorde » sociale et le progrès libéral.

Ce que la gauche bourgeoise demande aux musulmans, c'est cela : la capitulation de l'essence féodale de l'islam pour prendre les habits communs du libéralisme, comme l'ont fait historiquement les forces féodales en France.

Bien sûr, les gens qui voudraient prendre cependant au sérieux les religions se trouvent ici piégés : ou bien assumer de relativiser leur idéologie comme un simple masque du libéralisme hégémonique, et donc se borner à faire de la religion non plus une idéologie mais une « identité » relative et différentialiste et au final une simple marchandise, ou bien assumer l'essence féodale de leur idéologie et sombrer toujours plus loin dans la réaction. Cela explique aussi que la gauche en France n'existe que comme un prolongement du Libéralisme, entretenant la lutte avec le conservatisme de repli de la Droite, et entretenant la mauvaise conscience du Libéralisme.

Une telle annexion a ouvert un espace « ultra » à la gauche, où tout et n'importe quoi a un espace pour se développer : l'anarchisme de Proudhon aussi bien que le syndicalisme révolutionnaire de la CGT historique, le « trotskisme », le « social-écologisme » ou le « populisme de gauche ». Le tout devant converger dans la « grande maison commune » de la gauche qui ne cesse de multiplier ses divisions et d'en appeler néanmoins à la Concorde.

Mais ni le libéralisme et sa gauche de cinéma, et encore moins les religions, ne peuvent en fait assumer l'enjeu titanesque d'une vision du monde réelle et puissante.

Et ce que cherchent les gens qui s'engagent dans une idéologie, fondamentalement, c'est tout cela.

La vision du monde de notre époque, dans le prolongement de l'Histoire, c'est la recherche de l'Encyclopédisme universel, de la Fraternité et de la Paix. C'est là la pleine et unique eschatologie de la Culture, et seul le matérialisme dialectique de notre époque porte ce drapeau.

C'est pourquoi nous disons : l'idéologie doit être au poste de commande, car seule le matérialisme dialectique, comme antagonisme complet et d'avant-garde en termes de vision du monde, est en mesure de se confronter au Libéralisme comme ultime vision du monde obsolète, et de liquider toutes les idéologies obsolètes que le Libéralisme n'a pas été en mesure de dépasser et de fondre en lui, en raison de sa perspective essentiellement erronée du « deux donne un », laissant subsister les pires éléments des époques passées de nos ancêtres.

Le matérialisme dialectique est l'idéologie révolutionnaire de notre époque, qu'il faut arborer et développer pour en faire la vision du monde de l'Ordre nouveau à venir.

Prolétariat, esprit prolétarien : la subjectivité révolutionnaire et la promotion de nouvelles valeurs

L'Histoire est toute entière l'Histoire de la lutte des classes.

Si la cosmologie est unique par essence, mais « dévoilée » (pour ainsi dire) par étapes à mesure que se développent et se complexifient les sociétés humaines, les idéologies sont multiples, mais tendent toutes à l'effondrement réactionnaire, *sauf celle qui prend la direction de la Culture, de la symbiose avec le Cosmos, celle qui devient la Cosmologie.*

Mais l'affirmation d'une idéologie ne repose pas sur un « choix » personnel que feraient des individus « éclairés » par une sorte de « conversion ». Une idéologie est avant tout le produit de la lutte des classes. Elle n'existe que dans la réalité d'un rapport de classe au sein d'un mode de production historique.

Dès lors qu'elle existe, des individus s'alignent, d'autres s'éloignent ou se détournent. Les individus qui s'engagent dans une idéologie portent cette idéologie et la transforment aussi bien que celle-ci les porte et sont transformés par elle.

Tout alignement reste un processus dynamique, la transformation produit des lignes, *ligne Rouge, ligne Noire, et la bataille du discernement ne cesse jamais, même au sein de l'avant-garde révolutionnaire et de son Parti.*

C'est que précisément ce ne sont pas des « choix » qui déterminent les alignements et les engagements idéologiques, ce sont des « modèles

sociaux ». Les mères dans le communisme primitif, les patriarches dans le tribalisme, les grands propriétaires aristocratiques dans l'esclavagisme, la noblesse seigneuriale dans le féodalisme, la bourgeoisie dans le capitalisme, le prolétariat dans le Socialisme.

Ces modèles sociaux forment plus précisément des classes, des régiments dans l'immense bataille que *l'Humanité mène contre elle-même* pour revenir à la Nature, enrichie des acquis de l'Histoire.

Un mode de production n'existe que parce qu'une classe sociale le dirige, se propose de modéliser totalement la société et l'existence sociale toute entière sous le rapport de sa direction.

La classe sociale dirigeante domine la culture, car elle dispose de tous les leviers structurels pour reproduire l'ordre social et le commander.

L'ordre social est composé de diverses catégories, mais seules celles en mesure de produire une idéologie allant à une vision du monde peuvent être appelées classes sociales.

Ainsi, la noblesse seigneuriale a été la seule à pouvoir porter le féodalisme. Sans cette classe sociale, il n'existe plus qu'un féodalisme amputé, un demi-féodalisme.

Le christianisme, sans la noblesse seigneuriale, ne peut plus exister en tant que tel, en tant que vision du monde, pas plus que l'islam d'ailleurs. Il ne peut être qu'une illusion petite-bourgeoise ou une annexe de la réaction, il ne peut plus être qu'une semi-idéologie allant au Libéralisme ou au néant.

La petite-bourgeoisie ainsi ne peut être une classe sociale à part entière, elle ne peut que frelater, trafiquer les idéologies obsolètes entre elles, ou avec le Libéralisme ou éventuellement des éléments du matérialisme dialectique, soit par sincérité et prolétarianisation relative, soit comme cinquième colonne au service de la bourgeoisie.

Le capitalisme a accompli une gigantesque mise à jour, clarifiant comme jamais la réalité des rapports sociaux. Dans son cadre, la bourgeoisie toute entière a imposé le Libéralisme, beaucoup plus puissamment qu'aucune idéologie, aucune vision du monde ne l'avait réussi. Mais le Libéralisme s'est épuisé sous son propre poids, incapable de porter le matérialisme jusqu'au bout, car la bourgeoisie n'est pas la classe sociale capable de mettre un terme à l'Histoire.

En édifiant le Capitalisme et en le faisant triompher totalement, partout sur l'espace terrestre comme tout le temps dans notre

existence sociale, la bourgeoisie a fait grandir les forces collectives, a rassemblé les capacités, les intelligences, a accumulé les savoirs, les moyens et les pouvoirs.

Elle a forgé les bras d'une Humanité nouvelle qu'elle a façonné en partie, d'une Humanité agissant collectivement, expérimentant chaque jour sa capacité à produire, à analyser, à discuter, se heurtant chaque jour à mille et une frustrations, limites dans ses savoirs, dans ses moyens dans son pouvoir.

La bourgeoisie a forgé le prolétariat, tout comme jadis la noblesse seigneuriale en concentrant les forces de travail a forgé la bourgeoisie.

Le prolétariat est la classe sociale du collectivisme, le prolétariat est la classe sociale de la démocratie, c'est la classe sociale produite par les immenses capacités industrielles, scientifiques et entreprenantes que l'Humanité a commencé à assembler et à organiser depuis des milliers et des milliers d'années et qui aujourd'hui tient entre ses mains la clef de la connaissance de la matière, de l'infiniment petit, à l'infiniment grand.

Le prolétariat est la classe sociale qui annonce l'ère de l'Humanité infinie et éternelle, prête à se fondre dans le Cosmos.

Tout comme la noblesse féodale a affirmé dans la Francie occidentale l'Homme nouveau purifié et

chevalier du Christ au tournant du premier millénaire, comme la bourgeoisie a affirmé dans le mouvement des Lumières au XVIIIe siècle l'Homme nouveau, social, rationnel et libre par Nature et a posé son droit à entreprendre selon ses talents ce que son travail peut produire de propre à s'affirmer comme personne, ainsi qu'à affirmer son État comme Puissance et à affirmer l'Humanité comme horizon (au lieu des divisions féodales, mais à travers ses séparations nationales), le prolétariat est un nouvel être humain, celui d'un Ordre Nouveau annonçant le Socialisme.

Ce n'est pas parce que le prolétariat serait majoritaire qu'il faut qu'il prenne le pouvoir, c'est *parce qu'il porte une vision du monde*. La noblesse seigneuriale, tout comme la bourgeoisie n'ont de même été que des minorités sociales, bien plus étroites d'ailleurs, mais elles portaient une vision du monde. L'horizon social était modelé par la noblesse sous le féodalisme comme il est modelé par la bourgeoisie sous le capitalisme, comme il sera modelé par le prolétariat sous le Socialisme.

Le prolétariat n'attend pas une quelconque « justice sociale », telle une meilleure répartition des richesses. Une telle interprétation relève de la compréhension « concordataire » de la gauche bourgeoise, qui cherche encore à sauver l'ordre capitaliste.

Il exige l'anéantissement de la bourgeoisie en tant que classe.

Et ce qui est nécessairement un crime pour la bourgeoisie sera une libération totale pour l'Humanité, car en liquidant la bourgeoisie, l'Ordre Nouveau, socialiste, mettra fin à l'épuisante guerre que se livre l'Humanité depuis la perte de son Eden, depuis son entrée dans l'Histoire avec la sortie de la Nature.

Se ranger derrière le prolétariat et sa lutte, c'est assumer cette lutte à mort, totale et implacable. Les chaînes que briseront le prolétariat libéreront l'Humanité entière, rassemblant les masses derrière le modèle d'Humanité que l'Histoire a forgé patiemment dans le sang et le labeur des masses innombrables de nos ancêtres, un être humain démocratique, scientifique, producteur, bienveillant et pacifique, une humanité dont les femmes seront à l'avant-garde de l'affirmation, elles qui furent le dernier rempart de la Nature étant tombé devant l'inévitable entrée dans l'Histoire et qui seront les pionnières de la fusion dans l'Ordre Nouveau de l'Homme social et du Cosmos.

Une Humanité épanouie dans une biosphère toujours plus symbiotique, respectant pleinement la vie sous toute ses formes et vivant sa Culture dans une Nature étendue et fusionnelle, jusqu'au Communisme le plus total.

Se conformer à cette exigence, c'est cela chercher et affirmer l'esprit prolétarien. Ce n'est que sur cette base que peut s'affirmer le matérialisme dialectique comme idéologie révolutionnaire, annonçant la nouvelle Cosmologie, toujours plus complète.

L'État, l'armée, la conquête des institutions et le processus d'éducation socialiste de la Nouvelle Humanité

La Révolution consiste à changer la vie, du tout au tout. Et cela, seule les masses peuvent le faire. Sans les masses, les patriarches du tribalisme n'auraient pas triomphé.

Sans les masses, l'aristocratie des grands propriétaire esclavagistes n'auraient pas triomphé; sans les masses, la noblesse seigneuriale n'aurait pas triomphé. Sans les masses, la bourgeoisie ne peut rien faire. Elle sera mis à bas par les masses, qui se soulèveront derrière le Prolétariat, lorsque leurs yeux brilleront de se conformer à l'idéologie de l'Ordre Nouveau que porte le Prolétariat devant les masses.

Sans le Prolétariat, les masses ne peuvent aller à la Révolution. Sans les masses, le Prolétariat ne peut rien changer. Ce seront les masses qui feront l'Histoire, comme elles l'ont toujours fait.

Renverser la bourgeoisie pour instaurer un Nouvel Ordre, suppose d'assumer l'Histoire. La

bourgeoisie sera renversée par les forces qu'elle a accumulés et organisés. La lutte contre la bourgeoisie est une lutte de classe, elle suppose donc un antagonisme affirmé.

Face à l'armée bourgeoise, une armée populaire doit se former. Face aux institutions bourgeoises, de nouvelles institutions démocratiques et populaires doivent se former. Face à l'État bourgeois, un État prolétarien doit se former.

Armée, institutions, État. C'est le parcours de la Révolution qu'il s'agit de tracer.

L'objectif fondamental de la Révolution est un processus éducatif : il s'agit de former une Humanité nouvelle. La subjectivité révolutionnaire est donc une exigence totale. Un révolutionnaire doit transformer sa vie, personnellement et collectivement, entretenant son autocritique pour juguler la Ligne noire en lui-même comme autour de lui.

Le travail théorique sur l'idéologie et pratique sur l'éducation révolutionnaire autour de soi doit être entretenu en permanence et de manière toujours plus complète, complexe et étendu, de manière démocratique, bienveillante sur le fond, mais directive dans la forme.

La perspective étant dictatoriale au sens strict du terme : l'éducation socialiste consiste à dicter la conduite prolétarienne à tenir.

La subjectivité révolutionnaire de notre époque impose aussi un style : dans l'alimentation, dans la manière de se vêtir, de parler, de se comporter, dans les mille et un geste du quotidien mais aussi par les valeurs : la curiosité encyclopédique universaliste devant porter la Culture, la sensibilité pour les arts et le respect dû aux artistes selon les exigences révolutionnaires, la promotion d'un Droit total conforme à la Morale, la loyauté et la fraternité, l'engagement complet pour la Cause, le respect et l'enthousiasme pour la Nature en général et les êtres vivants en particulier.

Le processus révolutionnaire de notre époque a commencé, mais il est par définition nouveau. L'immense expérience accumulée doit être arborée et assimilée, et non pas regardée comme un fétiche. *Tout se transforme, notre époque appelle donc des exigences aussi nouvelles, qu'il nous faut découvrir pas à pas.*

Le Futur a commencé, soyons au rendez-vous avec le Parti de la science, le Parti du prolétariat, le Parti de la révolution.

Le Parti qui affirme la contradiction comme vision du monde, qui indique quel est le combat du Nouveau contre l'Ancien, qui affirme la Guerre Populaire jusqu'au Communisme ! ■

①

Le Parti matérialiste dialectique (PMD) - principes
Du marxisme au matérialisme dialectique
Le matérialisme dialectique et la loi de la contradiction
comme loi de la complémentarité oppositionnelle: la
théorie des deux points
La mise en avant du matérialisme dialectique comme
reflet de la maturité prolétarienne
Sans contradictions, pas d'univers
La grille d'analyse nécessaire au PMD
Le fini, l'infini et le caractère inépuisable de la matière
La célébration de l'univers, la fin des religions
Le matérialisme dialectique et l'univers en oignon
comme contradiction du développement inégal et de
la différence
L'Aube de la Nouvelle Humanité à travers le nexus
dialectique
Le matérialisme dialectique et le nexus de la
contradiction comme point de transition du
mouvement en spirale et ses cycles
Le PMD, forteresse révolutionnaire au cœur du nexus
des première et seconde crises générales
L'esprit français et la révolution

②

La guerre contre la Russie et la révolution en France

③

Premier mai 2024 : le drapeau rouge contre le
crépuscule
Rupture et confrontation : faire face à la guerre
impérialiste que la France veut mener
L'Humanité est incomplète jusqu'au Communisme

L'effondrement du capitalisme a-t-il comme modèle la
chute de l'empire romain ?
La faillite de l'universalisme capitaliste, porte d'entrée
pour la révolution mondiale
Le PMD se construit comme forteresse, comme phare
Le XXIe siècle comme déploiement révolutionnaire de
l'unité dialectique bourgeoisie/prolétariat

④

Attitudes, comportements, valeurs, principes : la
citoyenneté socialiste
Que les masses conquièrent la France avec les
dialecticiens !
Le dialecticien attribue une place essentielle aux
révolutions techniques et culturelles
Les dialecticiens affirment la dialectique des
sentiments
Pour un dialecticien, les gens ne sont pas ce qu'ils ont
l'air d'être
Être dialecticien pour ne pas rater sa vie, pour chaque
personne comme pour l'humanité
Pour le dialecticien, tout est comme une partie
d'échecs
La subjectivité dialecticienne, sommet du marxisme-
léninisme-maoïsme pour le XXIe siècle
Plus que révolutionnaire à la française, il faut être
dialecticien pour la Révolution
Parti Communiste du Pérou, La ligne de construction
des trois instruments de la révolution, 1988

Le matérialisme dialectique, idéologie révolutionnaire de l'époque de l'intelligence artificielle

Qu'est-ce que l'intelligence artificielle ? C'est une interface utilisant les statistiques des mots afin de fournir des réponses sur les thèmes les plus variés. Pour cela, l'intelligence artificielle profite des immenses bases de données permises par internet.

Par conséquent, il y a une rupture anthropologique ; l'humanité connaît une évolution. Les êtres humains capable d'employer l'intelligence artificielle sont en mesure de se confronter à bien plus d'informations et de connaissances qu'auparavant. Ils interagissent avec ce que l'intelligence artificielle fournit, il y a un rapport dialectique qui s'établit, à la fois passif et actif.

De plus, la question de l'utilisation de ces informations et connaissances implique une capacité de synthèse, dont l'humanité ne dispose pas encore. La masse d'informations et de connaissances est telle qu'il faut trouver des lignes de conduite pour que l'intelligence artificielle soit productive, et celle-ci est brimée par sa logique de constatation des statistiques des mots.

Il y a ici toute une série de contradictions explosives, qui de manière historique impose que le matérialisme dialectique soit au poste de commande.

Au fond, on peut dire qu'il s'agit de la contradiction entre l'individu isolé et l'universalité des informations et connaissances, ainsi que la contradiction entre l'universalité de l'humanité utilisant l'intelligence artificielle et le caractère particulier, unique de celle-ci. Ce sont les deux mêmes faces d'une même pièce.

Plus simplement dit : l'intelligence artificielle implique le concept de « totalité » et, pour cette raison, exige un raisonnement capable de commencer et de terminer en se fondant sur ce concept.

Les êtres humains s'amuse à piocher, à expérimenter avec l'intelligence artificielle, mais la tendance de fond est la systématisation d'une connaissance « totale ». C'est d'ailleurs la hantise de la bourgeoisie qui produit toute une série de films, séries, romans, articles scientifiques... au sujet d'une possible « prise du pouvoir » par l'intelligence artificielle, aux dépens de l'humanité. C'est en réalité la peur du matérialisme dialectique comme science de la totalité.

Il ne s'agit nullement de dire que la diffusion des informations et la facilité d'accès aux connaissances portent en soi le Communisme. Ce serait là imaginer que le

Communisme est l'humanisme du 16^e siècle ou bien les Lumières du 18^e siècle transposés au 21^e siècle. En un sens, c'est vrai, mais on ne saurait être unilatéral et considérer que l'humanisme est un strict équivalent des Lumières, et que l'humanisme et les Lumières sont pareils au Communisme. Le Communisme porte le meilleur du passé, voilà en quelle mesure c'est vrai, mais là on est dans une époque nouvelle.

Dans cette époque, il en va du tout pour le tout : une seule humanité, une seule planète, une seule vision du monde. C'est le grand bond en avant, le retour à la Nature de l'humanité socialisée ayant développé les forces productives.

Pour en arriver là, il faut un véritable niveau de conscience, avec une subjectivité révolutionnaire adéquate. Seul le matérialisme dialectique est à la hauteur pour cela. Les utopies « technologiques », qu'on trouvait dans les années 1990 dans les milieux des informaticiens ou de la musique techno, ont d'ailleurs disparu, parce que le cynisme l'a emporté : les informations et les connaissances sont mises à disposition par le capitalisme, à travers le capitalisme, pour le capitalisme.

Ce qu'il convient de dire, c'est que l'humanité a modifié son rapport au monde, en acceptant le principe universel de l'intelligence artificielle comme fournisseur de savoirs. On a ici l'équivalent de « l'intellect agent » d'Aristote et de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

On a l'affirmation d'un grand « tout » qu'il est possible d'appréhender, de découvrir, de connaître.

Un être humain utilisant l'intelligence artificielle ne se dit pas qu'il n'y a pas de réponse possible. Ce simple changement de mentalité torpille le relativisme bourgeois, il produit une tension de la conscience allant dans le sens d'une connaissance maîtrisée de la réalité.

L'intelligence artificielle, utilisable sur toute la planète, va bien plus loin qu'internet, également mondialisé. L'intelligence artificielle se pose comme outil universel, à la fois planétaire et ouvert à chacun, avec une capacité d'aborder tous les thèmes, tous les domaines. C'est une révolution anthropologique.

Comment les religions pourront-elles d'ailleurs se maintenir face à une force capable de provoquer l'adhésion de chaque être humain ? Seul le matérialisme dialectique peut ici être la science de l'humanité, car seul le matérialisme dialectique est capable de fournir des lignes de conduite satisfaisantes à une intelligence artificielle par définition non dialectique.

Toutes les autres approches provoqueront l'éparpillement, l'éclectisme, les points de vue unilatéraux, la logique du copié-collé, les habitudes du prêt à porter de la bien-pensance bourgeoise.

Une humanité nouvelle se forme, bien moins cultivée que les générations précédentes,

mais beaucoup plus ouverte aux nuances et aux différences, et vraiment plus rapide également.

Le véritable choc des générations tient à la vitesse de la pensée ; la vivacité des nouvelles générations contraste terriblement avec la lenteur et la rugosité des réflexions des générations passées.

Il est vrai qu'il y a dans la jeunesse une tendance à l'instantané, que la capacité d'attention est extrêmement courte. Les réseaux sociaux ont ici plombé les esprits, tout comme les jeux vidéos lorsqu'ils sont tournés vers des satisfactions rapides et répétitives.

Cependant, il faut voir l'aspect principal historiquement : les forces productives se sont développées de manière immense. N'importe qui, dans un pays capitaliste mais également dans une certaine mesure dans de très nombreux pays du tiers-monde, est en mesure de développer ses facultés dans des domaines extrêmement variés, allant du cyclisme à tous les genres de musique, du dessin à la photographie, en passant par le cinéma.

En fait, on peut même dire que, sur la planète, bien que ce ne soit pas encore vrai partout, n'importe qui peut être amené à faire n'importe quoi. Il y a encore d'immenses obstacles matériels et idéologiques, notamment en raison des restes claniques, tribaux, féodaux, des préjugés ethniques et communautaires ou encore religieux.

Néanmoins, les marges de manœuvre sont devenues immenses et, par l'existence des réseaux sociaux, l'insertion dans une sorte de communauté mondiale est très grandement facilitée.

Il est vrai qu'on n'en est pas encore à d'immenses échanges entre, disons, l'Europe et les Etats-Unis, avec la Chine, avec l'Inde, avec l'Afrique, avec l'Amérique latine, mais la tendance est déjà là et se généralise.

Il faut qu'il en aille de même pour le matérialisme dialectique. Grâce aux traductions automatisées, qui ont connu des améliorations formidables, il va être possible de faire avancer les connaissances, les échanges d'expérience, les éléments scientifiques du Japon au Kenya, du Paraguay à l'Irak.

En fait, avec une idéologie portant l'universel, il ne saurait plus y avoir d'obstacles alors que l'intelligence artificielle se diffuse largement, toujours plus profondément. Ce saut technologique est le dernier fruit de la mondialisation, celui qui a le plus d'ampleur. Il est la rencontre d'internet et des équipements informatiques, à l'échelle de la planète.

C'est un rêve qui devient réalité, c'est l'ouverture d'une nouvelle époque, celle d'une humanité unifiée à l'échelle planétaire. La République socialiste mondiale est inévitable et sa réalisation nécessaire s'exprime chaque jour davantage, partout et sans laisser personne de côté ! ■

« Engels nous a appris qu'il y a deux pouvoirs sur la terre, la force armée de la réaction et la masse inorganisée. Si nous organisons ce pouvoir, ce qui est en puissance devient en acte, le potentiel devient réel, ce qui est loi et nécessité devient un fait frappant, qui balaie tout ce qui se croyait ferme.

Sans être soutenu par la masse rien n'est solide, tout n'est que château de cartes, et quand elle parle, tout frémit, l'ordre commence à trembler, les plus hautes cimes s'abaissent, les étoiles prennent une autre direction, parce que les masses font et peuvent tout.

Si cette conviction commence à faillir en nous, l'âme des communistes commence à tomber en morceaux. »

« Rappelons-nous que pour le marxisme, il y a une seule tactique quand on se réfère aux masses : différencier les masses profondes innombrables qui montent des profondeurs, de cette écume sale et putride qui flotte au gré des vagues, servant de soutien fragile au bureaucratisme des notables et caciques locaux ainsi qu'aux faux partis prolétariens mais vrais «partis ouvriers bourgeois».

Cette tactique unique impose d'enseigner aux masses, en théorie et en pratique, la violence révolutionnaire dans la lutte conséquente ferme et permanente contre l'opportunisme. »

GONZALO

« Des siècles de dure exploitation se sont déroulés, les masses ont ployé sous le joug, on les a exploitées, subjuguées, elles ont été opprimées implacablement, mais tout au long des temps les masses exploitées ont toujours combattu, puisqu'elles n'ont d'autre voie que la lutte des classes.

Cependant, dans l'histoire ces masses étaient orphelines, elles n'avaient pas de direction, leurs paroles, leurs protestations, leurs actions, leurs rébellions s'achevaient sur l'échec et l'écrasement ; mais elles n'ont jamais perdu l'espoir, la classe ne le perd jamais.

Les masses sont la lumière même du monde qui surgit, avec leurs mains elles le transforment, elles créent les instruments ; elles sont la fibre même, la palpitation inépuisable de l'histoire. Ainsi sont produits la pensée, la science, ce qui est le plus élevé.

Mais les lois de l'histoire qui se produisent d'elles-mêmes à mesure du développement de la lutte des classes, ont créé une dernière classe, le prolétariat international. »

« Nous sommes les déclencheurs.

Nous avons commencé en le disant, nous terminons en le disant, nous sommes les déclencheurs.

Déclencheurs de quoi ?

De la guerre populaire, de la lutte armée qui est entre nos mains, qui brille dans notre esprit, qui palpète dans notre coeur, qui s'agite irrésistible dans nos volontés.

C'est ce que nous sommes. »

« Peut-être certains pensent que nous n'aurions dû parler que du positif ; ce qui existe c'est la lumière et l'ombre, la contradiction.

Nous devons résumer, tirer une leçon ; cette réunion est une très grande leçon, ne l'oublions pas. »

« Les masses sont la lumière même du monde qui surgit, avec leurs mains elles le transforment, elles créent les instruments ; elles sont la fibre même, la palpitation inépuisable de l'histoire.

Ainsi sont produits la pensée, la science, ce qui est le plus élevé. »

Le mode de production, cœur de l'approche matérialiste dialectique de l'être humain

En 2025, rien n'est plus étranger aux gens que le concept de « mode de production ». Il faut une vue d'ensemble, ils ne l'ont pas et en plus il y a de très nombreuses idéologies produites dans les universités pour désorienter.

Dans le même temps, le degré d'interconnexion des gens, leur niveau de culture générale, leur rapport général à la technologie et à la science, font qu'il n'a jamais autant été possible que le prolétariat comprenne dans toutes ses implications le concept de « mode de production ».

Or, comme on le sait, rien ne naît spontanément des esprits. Dans la société de consommation capitaliste, saisir le mode de production, c'est tout à la fois *faire œuvre de rupture* et *témoigner d'une haute conscience historique*. L'un ne va pas sans l'autre.

Rien n'est plus vrai aujourd'hui que la thèse léniniste de l'avant-garde, combinant le meilleur de la science et la rupture pratique avec un ordre social décadent, pour saisir le concept de « mode de production ».

Dans les sociétés capitalistes du XXe siècle, l'imbrication d'avec l'ancien ordre féodal était encore tenace. La classe ouvrière a pu sortir de son enveloppe, en cours de maturation et d'expérimentation, ne pouvait comprendre le concept de « mode de production » que de manière bornée, séparée, unilatérale, notamment par rapport à la matière vivante en général : le rapport aux animaux reflète en soi un manque de maturité historique tout au long du 20^e siècle.

La circulation marchande n'a, par exemple, triomphé totalement en France que dans les années 1950, voir 1960, débouchant sur la période du capitalisme pleinement développé. Ce n'est qu'avec la spécificité du mode de production capitaliste pleinement développé que le concept général, universel, de mode de production peut être saisi dans tous ses aspects, car il est le mode de production du développement de la productivité sociale sur la base de l'utilisation maximale de la science et de la technique.

Le point nodal de la nature humaine

Au cœur même d'un mode de production, il y a la dialectique des besoins et des moyens de les satisfaire. C'est la raison pour laquelle le communisme a toujours insisté sur le fait que le travail, productif, est un besoin essentiel de l'être humain : il est l'expression du caractère naturel de l'être humain, l'expression de sa liaison

naturelle avec sa propre nature d'être vivant. Le travail, c'est la raison d'être naturel de l'Humanité.

Ce qui apparaît ensuite comme relevant de la « conscience » est le résultat de la stabilisation de l'être humain face à l'environnemental naturel, avec des moyens sécurisés pour satisfaire les besoins fondamentaux.

C'est le début de la séparation entre travail manuel et travail intellectuel, permettant à la « conscience » de se développer de manière autonome, puis carrément de manière indépendante de la réalité matérielle, ce qui a engendré le courant de l'idéalisme. À l'inverse, la tâche du matérialisme a toujours été de relier le parcours du développement de la conscience humaine avec le mode de production, la nature humaine.

L'être humain est avant toute chose un animal qui a des besoins primaires à satisfaire avant même d'être un être culturel, de loisir et de science.

Karl Marx et Friedrich Engels nous disent dans l'idéologie allemande :

« Force nous est de débiter par la constatation de la présupposition première de toute existence humaine, partant de toute histoire, à savoir que les hommes doivent être à même de vivre pour pouvoir "faire l'histoire".

Mais pour vivre, il faut avant tout boire, manger, se loger, s'habiller et quelques autres choses encore.

Le premier fait historique est donc la production des moyens permettant de satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même, et c'est même là un fait historique, une condition fondamentale de toute histoire que l'on doit, aujourd'hui encore comme il y a des milliers d'années, remplir jour par jour, heure par heure, simplement pour maintenir les hommes en vie. »

L'être humain relève de la matière, précisément de la matière vivante. Dans ce cadre, un mode de production, c'est l'écho pour l'Humanité du développement de la matière vivante en général, qui n'est elle-même qu'un écho du développement infini de l'Univers tout entier.

La Planète-Terre a engendré des conditions propices à la vie et à l'intérieur de celle-ci a vu naître une forme de vie spécifique qui est l'être humain qui possède une nature spécifique, comme l'a dit Engels :

« L'homme est le seul animal qui puisse sortir par le travail de l'état purement animal ; son état normal est celui qui correspond à la conscience et qu'il doit lui-même créer. »

Au départ totalement dépendant de l'élément extérieur naturel, la vie humaine a eu son propre parcours, jusqu'à s'autonomiser de la matière

vivante pour mieux l'exploiter (agriculture, domestication des animaux, puis transformation complexe des éléments naturels en éléments propres à satisfaire des besoins ou des moyens de les reproduire, tels le métal, le bronze, l'argile, etc.).

Lorsque l'être humain apparaît, il est un être vivant intégré et soumis à la chaîne de la matière vivante toute entière.

Pour satisfaire ses besoins primaires, il se fonde d'abord sur des clans fondés sur la mise en commun des ressources, étape historique obligée face à un environnement naturel incompris et difficilement maîtrisable.

Puis, progressivement, avec un mouvement en spirale, l'être humain établit des rapports de plus inter-dépendants, dépassant la logique des clans pour aller vers ce qui a été appelé une « société ».

Le matérialisme historique, comme expression spécifique du matérialisme dialectique, est là pour analyser la dimension particulière de cet écho, mais il ne faut jamais perdre de vue qu'il n'y a pas une séparation absolue d'avec le développement de la matière en général.

Le concept développé par Karl Marx de « mode de production » est précisément là pour rappeler cette dimension tout à la fois spécifique de l'être humain (les animaux n'ont pas de mode de production) et son caractère universellement

animal du fait qu'il a un rapport de transformation de la nature pour satisfaire sa propre nature. Les forces de la production représentent l'essence de l'Humanité, nous disent Karl Marx et Friedrich Engels :

« Cette somme de forces de production, de capitaux, de formes de relations sociales, que chaque individu et chaque génération trouvent comme des données existantes, est la base concrète de ce que les philosophes se sont représenté comme « substance » et « essence de l'homme ». »

La nature, première des forces productives

La nature est la première des forces productives données à l'être humain pour lui permettre de satisfaire ses besoins. C'est la raison pour laquelle les religions, polythéistes, mais aussi ensuite monothéistes, y ont attaché une si grande importance en l'« objectifiant ». La pluie, le soleil, les cycles saisonniers, etc., sont autant d'éléments qui concourent à réaliser la production des moyens de satisfaire les besoins humains.

Ne pas en tenir compte, c'est se couper d'un des moyens de réalisation de la production. Cela vaut pour l'agriculture, mais aussi pour le reste des branches industrielles, comme par exemple le rôle de la lumière, des températures, de l'eau etc., qui entrent en ligne de compte.

Dans le livre II du *Capital*, Karl Marx établit une différence entre procès de travail et procès de production, afin de mieux révéler la différence entre la force productive naturelle et celle issue de la médiation par le travail humain, conscient.

C'est par exemple la question de la fermentation, et plus généralement du mûrissement des aliments, mais aussi du refroidissement de l'acier. Cela relève du temps long de la production et non directement du processus du travail transformateur.

Or, si la matière naturelle est l'une des premières forces productives, alors l'être humain lui-même, comme bloc spécifique de la matière vivante, *est également une de ses propres forces productives*.

On parle là de la force physique élémentaire évidemment, mais aussi de la force cérébrale transformatrice issue de la capacité de réflexion et de synthèse des lois naturelles qui président au mouvement de la matière universelle.

C'est ce que rappelle bien Karl Marx par la comparaison entre l'œuvre de l'abeille et celle du travail de l'architecte :

« Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature.

L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en

mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie.

En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent.

Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif.

Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme.

Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte.

Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche.

Le résultat auquel le travail aboutit, préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. »

Là est la clef de différenciation entre l'être humain naturel et le reste de la matière vivante : l'Humanité possède une capacité de synthèse de

la réalité, au départ à travers de l'expérience collective accumulée de générations en générations, puis synthétisée dans une approche générale et conceptuelle.

L'être humain est alors en capacité de projeter ses besoins et les moyens de les satisfaire. Il est donc en mesure de produire des outils mais aussi et surtout de produire les moyens, de reproduire ces mêmes outils, ce qu'aucun autre bloc de la matière vivante n'est en mesure de faire de part l'absence de synthèse du réel. Les orangs-outans ou les dauphins n'ont jamais construit d'ateliers ou d'usines, car cela nécessite la capacité cérébrale de synthèse des lois objectifs du monde naturel.

La *production consciente de la reproduction sociale*, au sens de la transmission productive, sociale et culturelle des moyens de satisfaire les besoins, est l'élément déterminant d'un mode de production, l'élément central de la nature de l'Humanité elle-même.

Cela signifie que dans le processus de son développement naturel dialectique – élargissement de ses besoins / approfondissement des moyens de les produire et les reproduire – l'être humain voit son travail être toujours plus efficace, efficient, tout autant qu'il voit se développer sa capacité de synthèse du réel, autrement dit sa conscience – s'approfondir.

Comme nous l'enseigne Friedrich Engels :

« Le développement du cerveau et des sens qui lui sont subordonnés, la clarté croissante de la conscience, le perfectionnement de la faculté d'abstraction et de raisonnement ont réagi sur le travail et le langage et n'ont cessé de leur donner, à l'un et à l'autre, des impulsions sans cesse nouvelles pour continuer à se perfectionner. »

Historiquement, cette élévation de la productivité du travail débouche sur une division sociale des tâches, avec certaines parties de la société toujours plus affectées à des tâches manuelles productives, et d'autres à des tâches générales d'organisation et de synthèse du réel. L'élévation de la productivité du travail passe par une mise en commun des forces physiques humaines, au départ par la communauté clanique, puis ensuite par la mise en coopération hiérarchisée et dominatrice d'une classe sociale par une autre.

La nature même de l'être humain ne peut en faire autrement, puisqu'il est contraint de produire et de reproduire ses moyens de satisfactions des besoins sans cesse élargis, et dans le même temps d'avoir le temps de synthétiser l'expérience collective accumulée pour mieux maîtriser ces mêmes processus de satisfaction.

Ce processus dialectique s'opère à des moments historiques, des *nexus*, dans lesquels l'Humanité a été contrainte de se diviser en classes sociales antagonistes. On ne pouvait satisfaire l'élargissement des besoins sociaux et culturels sans l'esclavage, exigeant la mise en coopération immédiate d'une abondante force physique collective.

C'est dans ce cadre qu'apparaissent les modes de production fondés sur l'exploitation de la matière vivante, avec l'agriculture et la domestication des animaux, et de la force productive naturelle de l'être humain, avec le mode de production esclavagiste.

Les révoltes d'esclaves apparaissent déjà comme un cri du cœur contre l'exploitation et les débuts de l'aliénation humaine intolérable avec une classe sociale exploiteuse, s'appropriant les fruits de la nature humaine au détriment de l'Humanité toute entière. Toutefois, cela ne pouvait aboutir à l'abolition du mode de production fondé sur l'exploitation humaine, mais, au mieux, sur sa transformation dans une exploitation « améliorée », celle du servage féodal, car le serf devient maître d'un lopin de terre.

« Si » l'Humanité avait été consciente de tout ce processus, jamais la division en classes n'aurait eu lieu. Évidemment, cette conscience des choses était impossible dans les circonstances de

l'époque marquée par une trop faible productivité sociale, obligeant l'Humanité au passage forcé, nécessaire, dans des formes d'exploitation et de domination de la propre nature et de la nature elle-même. En quelque sorte, l'être humain a dû se *cannibaliser* pour se développer et se permettre les conditions futures d'un développement apaisé, harmonieux.

Le mode de production, la clef du processus historique de formation des sociétés humaines

Dans les traditions empiriste/libérale et démocratique issues des Lumières, ou bien il y a l'individu isolé doué de raison qui entreprend des choses et transforme le réel à son échelle, ou bien il y a des individus doués de raison qui, un beau jour, on ne sait trop comment, décident de s'associer ensemble, pour survenir à leurs besoins et ainsi satisfaire à leur sécurité face aux affres de la nature.

Karl Marx naît dans l'époque qui suit ces errements idéologiques. C'est en posant le concept même de mode de production que naît véritablement, tel un coup de massue idéologique, le matérialisme dialectique.

Il faut ici saluer l'expérience de l'Union Soviétique de Staline qui a publié en 1932 le manuscrit de l'« Idéologie allemande » écrit conjointement par Marx et Engels aux alentours de 1845.

Ce texte fournit les éléments d'analyse les plus approfondis sur le concept de « mode de production ».

Dans ce texte, Marx et Engels règlent leurs comptes avec la mystification de l'individu isolé et de la raison amenant un « contrat social ». Le marxisme reflète le parcours de l'Humanité comme relevant d'une nécessité historique, ayant amené les êtres humains à coopérer ensemble pour satisfaire leurs besoins et les reproduire, tout en élevant et perfectionnant à chaque génération qui s'empile les moyens de satisfaction de ses besoins.

Des besoins qui, au fur et à mesure que se sophistiquent leurs moyens de production et de reproduction, s'élargissent, s'approfondissent tant le domaine « organique » que dans les domaines culturels. C'est donc une sorte de mouvement en spirale infinie, inarrêtable, progressant ensemble vers toujours plus de complexité, écho indirect de l'Univers en développement toujours plus complexe.

Historiquement, le problème a été que ce processus a vu le processus de division sociale du travail, avec notamment l'opposition entre travail manuel et travail intellectuel, faire que l'Histoire apparaisse comme le résultat de l'action des « grands hommes », des « grandes idées », des religions, des empires, etc.

S'il est difficile pour les gens de saisir le concept même de mode de production, c'est parce qu'il véhicule en son sein le principe de *relations historiques et sociales entre les gens sans qu'ils ne semble les contrôler*.

Partir de l'idée du mode de production, c'est reconnaître qu'il y a « quelque chose » au-dessus des gens, de leur stricte individualité. Par conséquent, il y a une nécessité historique qui s'impose à eux, à travers eux et, bien souvent, malgré eux.

C'est ce qu'a expliqué Karl Marx dans la fameuse *Préface à la contribution de la critique de l'économie politique* de 1859, qui est le second texte majeur posant les bases du concept de « mode de production » :

« Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté ; ces rapports de production correspondent à un degré de développement donné de leurs forces productives matérielles. »

Le mode de production conditionne tout

Historiquement, le matérialisme dialectique a posé le concept de « mode de production » dans le cadre de la naissance du marxisme au milieu du XIXe siècle. Il faut attendre la stabilisation de la première expérience d'État ouvrier et paysan avec l'URSS dans les années 1930 pour avoir une

première synthèse de ce concept. Une synthèse d'autant plus précieuse qu'elle se fonde sur le renversement du mode de production capitaliste et sa transformation en un nouveau mode de production, le Socialisme.

C'est dans ce cadre que le grand dirigeant Joseph Staline a synthétisé une première étape du matérialisme dialectique dans le classique du communisme, *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, publié en 1938.

Véritable livre de chevet de nombreux cadres de l'Internationale communiste, ce texte a apporté une lecture pédagogique des plus accessibles pour saisir le concept de « mode de production ».

Forcément, Joseph Staline se fonde tout entier sur la *Préface à la contribution de la critique de l'économie politique* de Karl Marx, source fondamentale du concept de « mode de production ». C'est avec la première systématisation du matérialisme dialectique dans le cadre de la stabilisation de l'URSS qu'est diffusé massivement cette approche du mode de production en termes d'infrastructure / superstructure.

L'idée c'est de bien faire comprendre les choses avec la métaphore d'une maison : si l'on veut comprendre une société, il faut partir de ses fondements, que sont les manières de produire, d'échanger entre les êtres humains.

On peut alors comprendre leurs manières de voir les choses, de se comporter, de régler leurs attitudes par des lois, une morale, etc.

Malheureusement, cette métaphore qui se voulait d'ordre pédagogique pour faire pénétrer le concept dans les plus larges masses a très vite été dévoyé par le révisionnisme. Il faut avoir en tête que le texte est publié en 1938, soit un an avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, qui a vu l'activité idéologique des Partis Communistes être réduite par les circonstances, avant qu'un nouvel élan naisse de la victoire sur l'Allemagne hitlérienne.

Le révisionnisme arrivé au pouvoir en 1953, mais déjà présent, n'a pas laissé suffisamment de temps pour que cette métaphore soit bien appropriée et digérée par la masse des militants communistes. Elle a finalement laissé très vite la place à une interprétation mécanique, non dialectique, dans le cadre de l'interprétation universitaire, bourgeoise, *révisée* du marxisme.

Cette révision présente le mode de production comme la base matérielle de l'être humain, séparé de la nature. Il y aurait d'un côté la nature, de l'autre l'être humain et ses capacités productives.

Il n'y a alors pas de mode de production comme reflet dans l'Humanité du développement de la matière vivante.

Cette révision a été rendu possible par l'arrivée au pouvoir en URSS d'une nouvelle bourgeoisie, transformant celle-ci en social-impérialisme. Au-delà d'une incompréhension de la lutte *toujours nécessaire* entre la ligne rouge et la ligne noire, il y a que le matérialisme dialectique n'avait pas eu le temps de présenter le mode de production comme un écho du développement de la matière vivante dans le cadre du développement de l'être humain.

Du fait de l'arriération des pays du socialisme, entre 1917 et 1953 pour l'URSS, et 1949-1976 pour la Chine populaire, l'étendue du concept de mode de production n'a pu être correctement synthétisé et présenté dans le cadre du matérialisme dialectique. Il faut attendre la *Grande Révolution Culturelle Prolétarienne* lancée par Mao Zedong pour avoir le commencement de cette systématisation.

Il faut ici citer l'éditorial du *Quotidien du peuple* du 2 juin 1966, *Une Grande Révolution qui touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond*.

« Il est faux d'affirmer qu'il n'existe pas de contradictions dans la société socialiste ; cela va à rencontre du marxisme-léninisme et est en désaccord avec la dialectique.

Comment pourrait-il ne pas y avoir de contradictions ?

Il y en aura toujours, dans mille ans, dix mille ans, voire cent millions d'années.

La terre serait-elle détruite et le soleil se serait-il éteint qu'il en existerait encore dans l'univers.

Chaque chose est en contradiction, lutte et changement. C'est cela le point de vue marxiste-léniniste.

L'essence même du marxisme est critique et révolutionnaire. Il a pour base la critique, la lutte et la révolution.

Et c'est cela seul qui fait progresser continuellement notre cause socialiste.

Le président Mao nous a souvent rappelé, par le dicton : « *L'arbre préfère le calme, mais le vent continue de souffler* », que la lutte des classes est un fait objectif, indépendant de la volonté de l'homme. »

La lutte de classe comme fait objectif, indépendant de la volonté de l'humanité, est ce qui est à difficile à appréhender. Selon le matérialisme dialectique, un mode de production, c'est l'essence même des formations sociales, des sociétés.

En même temps, comme c'est un concept, il n'est pas « visible » dans le réel. Il faut un saut qualitatif historique pour le retrouver et le comprendre dans tous ses aspects.

C'est aspects sont innombrables.

On a les idées, la morale, les normes éthiques du moment, les manières de se comporter, les manières de consommer les produits, le rapport à la vie naturelle mais aussi aux autres, le psychisme des gens à un moment donné, etc.

Des aspects qui sont inter-connectés bien sûr, avec les manières de produire et de reproduire la vie réelle, avec par conséquent un rôle parfois moteur dans les transformations.

Rien n'évolue de manière séparé, tout est relié. Il serait résolument faux que de considérer un mode de production comme un simple équivalent de « société » ou d'une « économie » ou même d'un mode de gouvernement : le mode de production c'est le fondement historique de l'organisation de l'Humanité à des stades de son développement.

Comme le souligne Karl Marx de manière synthétique :

« Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté ; ces rapports de production qui correspondent à un degré de développement donné de leurs forces productives matérielles.

L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique,

et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel, en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence ; c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. »

Cela signifie que les mœurs, les idées d'une époque, la morale, le code juridique, etc., relèvent du mode de production. Il n'y a rien en dehors ou à côté du mode de production.

Les forces productives, le nexus de l'expérience humaine invisible à l'œil nu

Les forces productives, c'est le rapport central de l'Humanité avec la Nature et avec elle-même, ce qui revient dialectiquement au même. En effet, les forces productives, c'est avant tout la capacité de travail humaine puis, au fil des générations, un empilement d'expériences qui, passées au prisme de l'analyse scientifique, se cristallise en une technique ainsi qu'une technologie. Le fil conducteur de l'Histoire humaine, c'est finalement l'archéologie des moyens d'élévation de la productivité du travail.

Les forces productives ne sont nullement un démiurge qui sortent ex nihilo pour « aider » l'humanité à produire et reproduire ses besoins. Elles représentent au contraire l'Humanité elle-même qui se saisit de son rapport à elle-même et

à la Nature dans son processus de reproduction de sa vie réelle.

C'est l'expression de sa propre vie en train de se faire et de se léguer aux générations suivantes, dans des moments particuliers de son développement général, donc de sa capacité de synthèse du réel lui-même.

Si Karl Marx a insisté sur la dialectique entre les forces productives et les rapports de production, ce fut précisément pour insister sur ce caractère proprement humain, *vivant* du processus.

Cependant, il n'y a pas d'un côté les forces productives, et de l'autre les rapports de production, deux entités qui seraient séparées et cloisonnées. Il n'y a pas une « rencontre » entre les deux, comme si l'un étant « naturel » et l'autre « culturel ».

C'est simplement pour avoir une approche claire du développement qu'il y a eut nécessité de découper ces deux entités. Il faut considérer ce découpage de l'analyse comme une nécessité conceptuelle pour saisir l'Humanité dans son développement historique.

Dans les faits matériels, toutefois, les forces productives ce sont les rapports de production et inversement.

C'est exactement ce que souligne Karl Marx dans la « Préface » de 1859 :

« À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors.

De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports en deviennent des entraves.

Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. »

Dans le développement de l'Humanité, on a les forces productives et on a les rapports de production. Les deux sont liés, inter-connectés, en contradiction dans le cadre des modes de production fondés sur l'extraction d'un sur-produit, puis d'une plus-value dans le cadre du capitalisme.

Au cœur de la contradiction, il y a toujours la capacité de synthèse du réel par l'Humanité, donnant lieu à de nouvelles techniques et technologies, et donc à de nouveaux besoins.

Il est très important de saisir cet aspect des choses car, comme on le sait, séparation et cloisonnement ne sont pas des catégories dialectiques.

Cela ne peut donc pas être le reflet du processus réel. Dans les faits, ce type de raisonnement a été celui du révisionnisme, d'abord social-démocrate, puis soviétique et enfin chinois.

À chaque fois, il a été avancé la fausse thèse du « développement neutre des forces productives », développement dont le moteur sortirait d'on ne sait trop où.

Il n'y a pas de développement « objectif », « neutre » ; il y a implication, participation, coopération, expérimentation d'une masse infinie de travailleurs sur des décennies et des siècles, des siècles et des siècles.

Il n'y avait pas de recul sur ce processus, et si les forces productives ont trop souvent été considérées comme sorties d'on ne sait trop où, c'est justement du fait de l'absence d'une vision du monde totalisante telle que le matérialisme-dialectique l'offre.

Le développement des forces de la production est longtemps apparu comme quelque chose de mystique, pratiquement divin, d'autant plus qu'elles se sont ensuite enveloppées dans la forme marchande et ont vu l'orientation de leur progrès être séparé de la société toute entière, du fait d'une couche d'intellectuels et de scientifiques placés au service de la classe sociale exploiteuse et dominante.

Il faut ajouter à cela le fait que ce développement relève d'une coopération de millions et de millions d'êtres humains, en fait de toute l'Humanité, et que la synthèse n'arrive bien souvent qu'après des décennies de reproduction besogneuse de la

vie réelle, qui plus est dans un cadre déformé par *l'exploitation de l'homme par l'homme*.

Forcément il y a comme l'impression que tout cela tombe du ciel, après coup, que cela relève d'une « force » au-dessus de la masse des producteurs coopérants.

Par conséquent, le développement des forces productives relève d'un processus humain invisible à « l'œil nu », qui exige un effort d'abstraction dans l'analyse.

Seul le matérialisme dialectique a offert le microscope historique capable de dévoiler « le mystère » de l'histoire de l'Humanité en proposant le concept anthropologique de « mode de production ».

C'est pour cela que le socialisme est scientifique et exige une avant-garde qui formule cette synthèse, pour proposer un filtre, une vision du monde qui oriente le cours des choses en rapport avec le mouvement dialectique.

Le matérialisme dialectique offre une capacité de synthèse et d'abstraction permettant de retrouver le fil de l'Humanité concrète.

C'est ce qui a été bien expliqué par Karl Marx :

« Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de multiples déterminations, donc unité de la diversité.

C'est pourquoi il apparaît dans la pensée comme procès de synthèse, comme résultat, non comme point de départ, bien qu'il soit le véritable point de départ et par suite également le point de départ de la vue immédiate et de la représentation.

La première démarche [du « concret » à l' « abstrait »] a réduit la plénitude de la représentation à une détermination abstraite ; avec la seconde, les déterminations abstraites conduisent à la reproduction du concret par la voie de la pensée. »

Cela a été approfondi et synthétisé par Mao Zedong :

« Le premier pas dans le processus de la connaissance, c'est le contact avec le monde extérieur : le degré des sensations.

Le second, c'est la synthèse des données fournies par les sensations, leur mise en ordre et leur élaboration : le degré des concepts, des jugements et des déductions.

C'est seulement lorsque les données sensibles sont en grand nombre (et non pas fragmentaires, incomplètes), conformes à la réalité (et non pas illusoire), qu'il est possible, sur la base de ces données, d'élaborer des concepts corrects, une logique juste. »

Le « mode de production », c'est l'abstraction qui permet de penser l'Humanité en chair et en os, de manière concrète, dans son développement

concret d'avec le reste de la complexification de la matière en général.

Comme toute chose, le mode de production est soumis à la loi du développement inégal

Voilà les choses claires et posées : le mode de production relève de la *nature humaine* en lien avec le développement universel de la matière et dans ce cadre, il n'est pas « visible » à l'œil nu. Comme tant d'autres phénomènes de la nature, il y a besoin d'outils et de concepts pour saisir correctement ce processus.

Le mode de production est le concept qui saisit la nature même de l'être humain en transformation, dans le cadre général de transformation de l'univers, de la planète.

On a ici quelque chose d'essentiel, car une incompréhension sur ce plan produit le volontarisme vitaliste, le subjectivisme dans l'approche de l'Histoire.

Sans le concept de mode de production, on ne peut pas avoir une approche scientifique du réel et sans une telle approche, on cherche à « forcer les choses ».

C'est ce qu'on appelle le gauchisme, qui se transforme en tendance droitiste ouverte une fois l'échec de ses prétentions.

Et le gauchisme se nourrit, aussi, de l'incompréhension du développement inégal.

Dans les faits, il y a le développement inégal comme loi du matérialisme dialectique. Cela veut dire qu'il y a donc toujours *différents* modes de production qui subsistent lors d'une époque donnée, avec même l'existence de tous les modes de production passés de l'Humanité à l'échelle du globe.

On sait par exemple qu'il subsiste de manière très limitée » des tribus isolées de situant en quelque sorte entre le matriarcat et l'esclavagisme. Il y a les pays semi-féodaux, semi-coloniaux qui ont un développement bancal avec l'imbrication d'un capitalisme déformé fondé sur un féodalisme lui-même déformé.

Si l'on regarde les débuts du lancement du mode de production capitaliste au 15^e siècle, on remarque qu'il y a l'imbrication de ce mode de production avec le féodalisme, puis le retour de l'esclavagisme avec les grandes plantations d'Amérique.

C'est la raison pour laquelle les critiques du matérialisme dialectique se sont frayés un chemin dans les interstices du réel pour mieux contester ses prétentions scientifiques.

C'est en considérant cette critique que Mao Zedong intervient comme un apport monumental avec son texte *De la contradiction* publié en 1937.

En lien avec la thèse scientifique du développement inégal, Mao Zedong rappelle que le réel se développe de manières « multi-couches », avec des inter-connexions qui, en apparence, partent dans tous les sens.

De la même manière que cohabitent des manières de voir, de penser, mais aussi de produire, très différentes à l'échelle du globe.

Pourtant, dans les faits, la tendance qui anime de manière principale le cours de l'évolution historique, c'est la dynamique du mode de production de type capitaliste.

Sa dynamique est telle qu'il s'est précisément imbriqué dans d'autres mode de production antérieurs à son existence, pour mieux s'appuyer dessus et le renforcer. C'est l'aspect principal. Ce qui ne signifie pas qu'il en soit de même partout : dans les pays semi-féodaux, semi-coloniaux, le maintien d'une production agraire régie par des rapports féodaux forme l'aspect principal du mode de production.

Les exploiters se font une illusion sur la réalité du mode de production

Si l'on résume donc à grands traits un mode de production, c'est la mise en forme déterminée par la lutte des classes de forces productives « disponibles » à un moment donné de l'Histoire. La « disponibilité » des forces productives relève en fait de la complexification humaine dans le

cadre de la complexification de la matière universelle en développement infini.

C'est pourquoi la classe sociale qui voit sa force physiologique et psychique être exploitée résiste et cherche à réorienter les choses. Le degré de complexification atteint à un moment donné ne correspond pas à l'état de ses propres conditions d'existence qui restent le plus souvent bornées, mutilées, vidées de ses potentialités historiques.

À l'inverse, les classes possédantes cherchent à se maintenir en laissant penser que le mode de production qui les porte est immuable, éternel. Pour cela, elle diffuse des conceptions idéalistes ou semi-matérialistes qui visent à masquer le mode de production lui-même et le caractère naturel, donc historique car dialectique, des forces productives.

Karl Marx indique ici que :

« Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes, autrement dit la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance dominante spirituelle.

La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup

à cette classe dominante. Les pensées dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants, elles sont ces rapports matériels dominants saisis sous forme d'idées, donc l'expression des rapports qui font d'une classe la classe dominante; autrement dit, ce sont les idées de sa domination. »

Dans le mode de production pré-esclavagiste, les forces productives sont tellement peu développées que la communauté primitive triomphe, ne nécessitant pas de masquer les choses.

Dans les modes de production fondés sur *l'exploitation de l'homme par l'homme*, la nature des forces productives est continuellement présentée comme relevant d'un supposé pouvoir « magique », « divin », « entreprenant » des classes possédantes. Les exploiters dominent la couche des intellectuels pour mieux tromper les travailleurs sur leur force.

La mystification historique fait partie de la stratégie non consciente des classes possédantes pour neutraliser la révolution. Dans les modes de production pré-capitalistes, il n'y a pas de classe sociale parvenue à un tel stade de coopération inter-humaine et de rapport à la synthèse du réel qu'elle puisse avoir les moyens idéologiques adéquates pour démystifier l'Histoire.

La classe opprimée reste ballottée par le grand moteur historique, la lutte des classes comme reflet de la hausse de la productivité du travail. Les révoltes d'opprimés ne prennent pas la voie de la synthèse générale, mais de synthèses particulières dans le langage des idées dominantes.

Friedrich Engels nous explique à ce sujet que :

« Depuis l'apparition historique du mode de production capitaliste, la prise de possession de l'ensemble des moyens de production par la société a bien souvent flotté plus ou moins vaguement devant les yeux tant d'individus que de sectes entières, comme idéal d'avenir.

Mais elle ne pouvait devenir possible, devenir une nécessité historique qu'une fois données les conditions matérielles de sa réalisation.

Comme tout autre progrès social, elle devient praticable non par la compréhension acquise du fait que l'existence des classes contredit à la justice, à l'égalité, etc., non par la simple volonté d'abolir ces classes, mais par certaines conditions économiques nouvelles. »

Sur cet aspect, le mode de production capitaliste pleinement développé fait atteindre un niveau inégalé de tromperie.

En même temps, ce n'est que dans ce mode de production, avec un prolétariat mature, que

l'être humain peut enfin mettre fin à son parcours torturé, bénéficiant d'une la synthèse générale, le matérialisme dialectique.

Le fétichisme de la marchandise et le mode de production capitaliste pleinement développé

Dans les modes de production pré-capitalistes, le processus de socialisation des travailleurs n'est pas encore très approfondi. Il y a des grandes plantations dans le féodalisme, des vastes chantiers dans l'esclavage, mais cela se réduit à des secteurs précis de la production matérielle, qui plus est dans des secteurs tournés vers des produits pour les plus riches (palais, édifices religieux, produits de luxe, etc). Il n'y a pas le marché mondial pour tout faire inter-pénétrer et coopérer sur une échelle immense.

Avec le mode de production capitaliste, l'interconnexion de dizaines, de centaines de milliers de travailleurs, de millions, de milliards de travailleurs est toujours plus approfondie. Au départ à l'échelle d'une région, puis d'un pays tout entier donnant justement lieu à la formation des nations, puis à l'échelle du monde lui-même avec le processus de la « mondialisation. »

Or, le mode de production capitaliste reste un mode de production fondé sur *l'exploitation de l'homme par l'homme* avec par conséquent une classe exploiteuse qui domine et empêche d'avoir une lecture scientifique des choses.

Qui plus est, le développement du mode de production capitaliste, qui repose sur l'interconnexion immense de travailleurs dans un contexte sans précédent d'élévation de leur force productive, prend forme dans une enveloppe marchande.

Si dans les modes de production pré-capitalistes, il est aisé de constater que les hommes travaillent pour satisfaire à leurs besoins, les niveaux et degrés d'interconnexion dans le capitalisme rendent les choses opaques, invisibles d'un coup d'un seul, car la coopération humaine universelle disparaît au profit du seul échange entre des « marchands » isolés les uns des autres.

La production et la reproduction de la vie réelle apparaît dans le mode de production capitaliste comme quelque chose qui tombe du ciel. Cela est renforcé ensuite par les dispositifs publicitaires qui cherchent précisément à masquer les choses pour mieux le rendre « magiques ».

Avec le capitalisme développé, marqué par une société de consommation, *il y a une obscurcissement tel des conditions de la production sociale que les individus eux-mêmes atomisés perdent le fil de l'Histoire.*

Non pas seulement des conditions de production des biens qu'ils consomment, mais aussi de leur propre histoire en tant qu'être humain.

En ce sens le mode de production capitaliste est le dernier mode de production qui voit l'apogée de l'être humain atteindre le stade ultime de son aliénation.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'il n'y a rien là qui soit l'œuvre de forces maléfiques comme le diffusent, volontairement ou non, les critiques romantiques du capitalisme.

Si le mode de production capitaliste parvient à un tel stade de *mystification*, c'est qu'il est l'expression d'un développement sans précédent de la productivité du travail social.

Ce développement débouche sur l'abondance des biens dans une forme complexe, la marchandise, car elle constitue la forme la plus avancée du mode de connexion entre les gens.

Ce développement est donc le reflet d'une Humanité, partie spécifique de la matière vivante, parvenue à un point d'interconnexion et d'interpénétration sans précédent. L'être humain est parvenu à développer massivement sa force productive, donc sa propre nature d'être transformateur du réel, qu'il peut enfin se retrouver lui-même, dans le grand tout de la Biosphère.

Mais comme il n'y a pas l'intelligence collective qui met à jour consciemment ce niveau de force de productive, le fétichisme de la marchandise couplé à l'idéologie libérale-individualiste de la

bourgeoisie produit des ténèbres. C'est le retour d'un obscurantisme dans des conditions modernes.

On ne peut comprendre l'état d'esprit général, la déformation et la mutilation des personnalités en ce début de 21^e siècle, sans saisir tout ce parcours historique débouchant sur le mode de production capitaliste pleinement développé.

Les personnalités sont littéralement comprimées dans leur psyché et cela débouche sur des retours en arrière barbares, dans la quête torturée d'un retour à la Nature, une quête d'autant plus intense qu'elle est appelée nécessairement par le mode de production capitaliste pleinement développé.

Les différents modes de production comme conscience de l'interconnexion humaine dans le cadre de la matière vivante

L'histoire de l'Humanité est donc l'histoire des manières de produire et de reproduire sa vie réelle qu'elle a mise en place spontanément et inconsciemment et de manière toujours plus différenciées. Mais qu'y a-t-il qui gît au fond même de l'évolution des modes de production ? La productivité sans cesse approfondie du travail social.

Comment cette productivité s'approfondit-elle sans cesse ? Par la synthèse de l'expérience et du

rapport transformateur au réel que l'on nomme « conscience ».

Par conséquent, si l'on suit la tendance de fond du parcours de l'Humanité, on suit en réalité le parcours du développement de sa propre conscience. Comme l'a toujours rappelé le matérialisme, il ne faut jamais perdre de vue que cette conscience est le fruit, le résultat, de la Nature. Avec le matérialisme dialectique, on sait maintenant que cette nature, c'est la capacité productive humaine elle-même imbriquée dans le grand tout de la matière en développement.

Reste que le progrès de l'Humanité en tant que succession des modes de production traduit le progrès de la clarté de l'Homme avec lui-même et avec la Nature.

Il progresse toujours plus vers la voie de la compréhension de son environnement et donc dans les moyens de mettre en place les capacités de rendre sa vie meilleure, plus douce, plus calme, plus simple, plus pacifiée.

Dans le développement historique de l'Humanité, les modes de production voient les producteurs entrer en coopération pour la satisfaction de leurs besoins.

Ils ne choisissent rien de tout cela, ce sont les conditions qui se trouvent toutes prêtes.

Et lorsque l'état de développement des forces productives atteint un seuil, il y a la nécessité de déchirer l'unité de ces forces avec leur mise en forme sociale et historique (les rapports de production). C'est dans ce moment que l'on passe de la reproduction spontanée, inconsciente de la masse des hommes à un processus de conscience, de l'évolution à la Révolution.

Comme le note Staline :

« Le conflit entre les forces productives nouvelles et les rapports de production anciens, les besoins économiques nouveaux de la société donnent naissance à de nouvelles idées sociales ; ces nouvelles idées organisent et mobilisent les masses, celles-ci s'unissent dans une nouvelle armée politique, créent un nouveau pouvoir révolutionnaire et s'en servent pour supprimer par la force l'ancien ordre de choses dans le domaine des rapports de production, pour y instituer un régime nouveau.

Le processus spontané de développement cède la place à l'activité consciente des hommes ; le développement pacifique, à un bouleversement violent ; l'évolution, à la révolution. »

En ce sens, en filiation avec la thèse léniniste de l'avant-garde, le Parti de la Révolution, c'est le Parti de la science et de la conscience historique.

Ce n'est pas un prétexte pour le rassemblement d'individus « combattifs », « mieux organisés »,

etc., comme le veut la tradition gauchiste. C'est bien plus que cela, bien mieux que cela : c'est le parti de la civilisation, incarnant la clarté des choses devant l'être humain lui-même.

Par conséquent, dans le fond du développement de mode de production que l'Humanité se donne et se lègue de générations en générations, il y a une tendance qui est celle de la civilisation, qui veut que l'être humain approfondisse toujours plus sa conscience de lui-même et de son rapport à la nature grâce à l'élévation de ses capacités productives.

La succession des modes de production en tant qu'élévation contradictoire du niveau des forces productives relève en fait du parcours de l'Humanité progressant sur le chemin de la conscience d'elle-même, comme expression de la Biosphère ayant la capacité de synthèse du réel.

Avant les modes de production fondés sur l'exploitation anthropocentriste de l'homme par l'homme, les hommes se reproduisaient par « générations spontanées » c'est-à-dire sans aucune maîtrise de leurs destinées collectives.

L'apparition des modes de production pré-cités sonnent comme le début de l'Histoire humaine en tant que processus allant vers la pleine conscience de sa propre naturalité.

On sait combien la religion est apparue comme l'apogée même de la mystification de la nature

humaine, obstruée par un grand être au-dessus de tout, impulsant tout, etc.

Karl Marx rappelle que l'illusion humaine de sa propre nature doit s'achever avec le mode de production socialiste :

« En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature.

La vie sociale, dont la production matérielle et les rapports qu'elle implique forment la base, ne sera dégagée du nuage mystique qui en voile l'aspect, que le jour où s'y manifestera l'œuvre d'hommes librement associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre mouvement social.

Mais cela exige dans la société un ensemble de conditions d'existence matérielle qui ne peuvent être elles-mêmes le produit que d'un long et douloureux développement. »

Dans cette évolution, la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne commencée en 1966 en Chine a été le point d'orgue du processus d'approfondissement de la conscience par la mise au poste de commande du matérialisme dialectique dans l'ensemble des domaines de la vie.

Avec la Révolution culturelle, il a été compris la dimension matérialiste dialectique d'un mode de production contre le subjectivisme le réduisant en instrument volontariste d'une classe sociale.

Le mode de production socialiste apparaît ici comme le début de la fin de l'Histoire, car il est le point d'aboutissement du parcours de l'Humanité. On a ici en tête la clef essentielle du basculement du mode de production en capitaliste en mode de production socialiste : l'appropriation privée des fruits de la production sociale.

Cette contradiction entre l'intérêt social, collectif, et celui privé, de la propriété privée, relève en fait de la contradiction entre barbarie et civilisation, entre obscurantisme et Lumières, entre spontanéisme et conscience.

En faisant triompher la conscience générale des lois qui régissent le réel grâce à la planification démocratique des besoins et des moyens de les reproduire, le Socialisme permet à l'Humanité d'aller vers l'ère du Communisme.

C'est le triomphe d'un être humain redevenu maître de lui-même, mais avec un haut degré d'intelligence collective et de maîtrise de son processus de développement dans le cadre de la matière vivante.

Avec l'élévation des forces de productives et la succession des modes de production fondés sur

l'exploitation de l'homme par l'homme et l'anthropocentrisme, l'être humain a perdu le fil de sa propre nature. Dans de telles conditions, il ne parvient plus à comprendre le caractère de son propre développement, il s'emmêle les pinces et fait du produit de sa conscience un fétiche à la source même de sa propre nature.

La force du matérialisme dialectique qui met en avant la thèse du *reflet* dans le cadre d'un mode de production est de retrouver ce fil perdu par le prisme de la conscience.

Voici comment Karl Marx présente admirablement bien les choses :

« Voici donc les faits : des individus déterminés qui ont une activité productive selon un mode déterminé entrent dans des rapports sociaux et politiques déterminés.

Il faut que dans chaque cas isolé, l'observation empirique montre dans les faits, et sans aucune spéculation ni mystification, le lien entre la structure sociale et politique et la production.

La structure sociale et l'État résultent constamment du processus vital d'individus déterminés ; mais de ces individus non point tels qu'ils peuvent s'apparaître dans leur propre représentation ou apparaître dans celle d'autrui, mais tels qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire, tels qu'ils œuvrent et produisent matériellement ; donc tels qu'ils agissent sur des bases et dans des

conditions et limites matérielles déterminées et indépendantes de leur volonté.

Les représentations que se font ces individus sont des idées soit sur leurs rapports avec la nature, soit sur leurs rapports entre eux, soit sur leur propre nature.

Il est évident que, dans tous ces cas, ces représentations sont l'expression consciente réelle ou imaginaire de leurs rapports et de leur activité réels, de leur production, de leur commerce, de leur organisation politique et sociale.

Il n'est possible d'émettre l'hypothèse inverse que si l'on suppose en dehors de l'esprit des individus réels, conditionnés matériellement, un autre esprit encore, un esprit particulier.

Si l'expression consciente des conditions de vie réelles de ces individus est imaginaire, si, dans leurs représentations, ils mettent la réalité la tête en bas, ce phénomène est encore une conséquence de leur mode d'activité matériel borné et des rapports sociaux étriés qui en résultent. »

Le mode de production socialiste comme étape visant la généralisation de la conscience civilisée à l'ensemble des domaines de la société grâce au matérialisme dialectique permet à l'Humanité de s'émanciper de l'obscurité nouvelle et passée, d'aller vers le chemin de sa rédemption : le communisme.

Le communisme, c'est le retour de l'Humanité à elle-même, en faisant en sorte que sa nature et son produit, les forces productives, soit comprises comme relevant de sa capacité de synthèse du réel, devant par conséquent être maîtrisées et orientées correctement dans le cadre de la Biosphère dans son ensemble.

On comprend désormais ce que Karl Marx veut dire quand il explique que :

« La dépendance universelle, cette forme naturelle de la coopération des individus à l'échelle de l'histoire mondiale, sera transformée par cette révolution communiste en contrôle et domination consciente de ces puissances qui, engendrées par l'action réciproque des hommes les uns sur les autres, leur en ont imposé jusqu'ici, comme si elles étaient des puissances foncièrement étrangères, et les ont dominés. »

L'humanité marche au communisme, sa voie est celle de la guerre populaire, théorie militaire du prolétariat, car chaque classe a sa propre théorie.

Les masses, qui attendent depuis des centaines d'années, des milliers d'années leur libération, se précipiteront dans le combat révolutionnaire, érigeant leur nouveau pouvoir, établissant le mode de production socialiste. ■

La chanson « Pour naviguer en haute mer il faut compter sur le pilote », de 1964 et fut une des plus fameuses chansons de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne.

Pour naviguer en haute mer il faut compter sur le pilote,

Pour la croissance des êtres vivants il faut compter sur le soleil,

Humectés par la pluie et la rosée, les jeunes plants croissent robustes,

Pour faire la révolution, nous devons compter sur la pensée de Mao Zedong.

Le poisson ne peut pas être séparé de l'eau,

Les melons ne peuvent pas être séparés de leurs tiges,

Les masses révolutionnaires ne peuvent pas se séparer du Parti communiste,

La pensée de Mao Zedong est un soleil qui ne se couche jamais.

Le poisson ne peut pas être séparé de l'eau,

Les melons ne peuvent pas être séparés de leurs tiges,

Les masses révolutionnaires ne peuvent pas se séparer du Parti communiste,

La pensée de Mao Zedong est un soleil qui ne se couche jamais.

« Nous parlons souvent du “remplacement de l'ancien par le nouveau”. Telle est la loi générale et imprescriptible de l'univers.

La transformation d'un phénomène en un autre par des bonds dont les formes varient selon le caractère du phénomène lui-même et les conditions dans lesquelles il se trouve, tel est le processus de remplacement de l'ancien par le nouveau.

Dans tout phénomène, il existe une contradiction entre le nouveau et l'ancien, ce qui engendre une série de luttes au cours sinueux.

Il résulte de ces luttes que le nouveau grandit et s'élève au rôle dominant ; l'ancien, par contre, décroît et finit par dépérir.

Et dès que le nouveau l'emporte sur l'ancien, l'ancien phénomène se transforme qualitativement en un nouveau phénomène.

Il ressort de là que la qualité d'une chose ou d'un phénomène est surtout déterminée par l'aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante.

Lorsque l'aspect principal de la contradiction, l'aspect dont la position est dominante, change, la qualité du phénomène subit un changement correspondant. »

Mao Zedong

1er mai 2025 : à un tournant historique

Le monde va mal, très mal et de plus en plus mal. Donald Trump a mis le feu au monde, il annonce que la superpuissance américaine ne compte pas perdre sa place au profit de la superpuissance chinoise.

Renversement d'alliances, relance du capitalisme notamment avec l'intelligence artificielle, offensive idéologique sur les mentalités, omniprésence des questions militaires... tout va très vite.

Tout va trop vite, tout le monde est perdu, tout le monde se sent débordé, dans le prolongement de la crise culturelle née en 2020, une crise également économique, une crise des idées aussi, une crise morale avec une fatigue psychologique générale...

C'est là où il faut être dialectique et comprendre que l'Histoire recule pour mieux sauter. Ce n'est pas un vœu pieux, ce n'est pas un faux espoir. C'est simplement une obligation dialectique.

Les choses ne se produisent pas mécaniquement, rien ne va en ligne droite. Toute transformation passe par des détours, le nouveau est faible et l'ancien semble omnipotent. Qu'on pense au temps qu'a mis l'esclavage à disparaître !

Il est, malheureusement, dans l'ordre des choses que les masses mondiales appréhendent avec difficulté ce qui se passe. Chacun veut vivre, et les moyens de le faire avec une plus grande aisance matérielle se sont largement améliorés depuis 1989.

Il est inévitable que les gens apprécient, avec nostalgie également, la mondialisation et ses effets, malgré toute l'aliénation produite et malgré l'exploitation d'autant plus pernicieuse. Sur le plan matériel, le niveau de vie a monté, il y a davantage de biens de consommation, davantage de moyens de s'occuper en dehors du travail, de trouver des choses intéressantes.

C'est là qu'il faut rappeler que 2025 est aussi loin de 1985 que 1985 est loin de 1945.

Préserver les acquis de la modernité en se débarrassant de l'aliénation et du capitalisme exploiteur est donc un immense défi. On ne doit pas s'étonner que cela impressionne, que cela inquiète, que cela désoriente.

Il faut avoir confiance en la maturation des consciences, en la systématisation des expériences, en la capacité de synthèse des masses exploitées à l'échelle mondiale. Et on ne parle pas que de la conscience politique : le métissage des idées, des cultures, des êtres humains se produit de manière toujours plus grande.

Si en 2025 le monde se divise, se fracture... il y a l'inverse qui est présent et se renforce malgré tout : l'unification de l'humanité, l'effacement des nationalismes, la reconnaissance de la question animale, la compréhension de la planète comme Biosphère où tout est lié.

La fuite en avant dans les particularismes, les conquêtes impérialistes nationalistes, les cultes des identités... pèsera toujours moins lourd, au fur et à mesure, face à l'affirmation révolutionnaire du collectivisme, de la planification, de l'unification.

Comme l'a souligné Mao Zedong, le chemin est sinueux, mais l'avenir est lumineux ! Et les capitalistes, qui marchent à une troisième guerre mondiale pour s'en sortir par une bataille générale pour le repartage du monde, ne parviendront pas à empêcher la révolution dans chaque pays, la révolution mondiale !

Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste – Belgique
Parti Matérialiste Dialectique – France

1er mai 2025 ■

L'univers est l'unité de l'infini et de la finitude

Revue *Dialectique de la Nature* (numéro 1), République populaire de Chine, juin 1973

Résumé

En se basant sur le développement des connaissances humaines sur l'univers, cet article expose les points de vue suivants :

(1) *En termes d'espace, l'univers est infini.*

L'infini ne peut néanmoins pas exister par lui-même indépendamment des choses finies. L'infini et la finitude forment une unité d'opposés. Le fini se transforme en infini, et l'infini se transforme en fini.

Aucune des théories de l'infini et de la finitude de l'univers qui ont existé dans l'histoire, du modèle classique de l'univers de Newton à la cosmologie moderne, ne peut conduire à une connaissance correcte de la dialectique de l'infini et de la finitude ; en conséquence, elles dégénèrent toutes en métaphysique et en idéalisme.

(2) *En termes de temps, l'univers est également infini.*

La matière dans l'univers est en développement incessant. La totalité de l'univers n'a ni début ni fin.

La théorie d'un univers immobile n'est pas fondée. Le développement de la connaissance

humaine de l'univers révèle profondément que l'univers est une unité d'opposés tels que l'infinité absolue et la finitude relative.

Section 1 : LA CONCEPTION GLOBALE DE « L'UNIVERS »

Qu'est-ce que « l'Univers » ?

L'« Univers » est le monde matériel universel et éternel. En termes d'espace, du point de vue macroscopique de l'univers, il existe des dizaines de milliards de soleils en dehors de notre système solaire, des dizaines de milliards de galaxies en dehors de notre galaxie, la Voie Lactée.

Il est sans limites et sans frontières. Du point de vue microscopique de l'univers, il existe des atomes dans les molécules, des particules « élémentaires » dans les atomes et les particules « élémentaires » ont également une structure complexe.

Il est inépuisable et sans fin. En termes de temps, peu importe jusqu'où on fait remonter l'univers, il a toujours un passé infini ; peu importe jusqu'où on regarde en avant, il a toujours un futur infini.

Il n'a ni commencement ni fin. Quelle que soit la forme de la matière, quel que soit le type de mouvement, tout être objectif est inclus dans l'univers.

Il n'y a aucun moyen d'exister en dehors de l'univers. Y a-t-il quelque chose en dehors de l'univers ? Rien. L'univers est tout ; l'univers englobe tout ; l'univers est la totalité.

Certains savants occidentaux ont proposé qu'en dehors de notre univers, il existe probablement aussi un « anti-univers » composé d'« antimatière ». En fait, ce qu'ils appellent « antimatière » n'est rien d'autre qu'une forme structurelle particulière de la matière.

Il existe en effet une telle forme matérielle dans l'univers. Cela démontre une fois de plus la divisibilité infinie de la matière. Il s'agit toujours de matière, d'une sorte de forme matérielle que nous n'avons pas vraiment comprise aujourd'hui.

Par conséquent, même s'il existe des corps célestes composés d'antimatière, ils font toujours partie de l'univers, pas du tout d'un « anti-univers » extérieur à l'univers.

L'univers est la totalité de toutes choses, sa caractéristique fondamentale est donc son universalité et son éternité. Cela signifie que dans l'espace, l'univers s'étend à l'infini et dans le temps, l'univers se développe à l'infini.

Dans notre propre pays, dès la période des Royaumes combattants quelqu'un a proposé que « les quatre directions et le haut et le bas s'appellent yu, du passé au présent s'appelle zhou ».

« Yu » signifie espace infini. « Zhou » signifie temps infini.

L'univers est l'unité de l'espace infini et du temps infini du monde matériel. C'est une conception très profonde de l'univers.

Le développement de la connaissance humaine de « l'univers »

L'univers dans son essence est infini, mais l'univers tel qu'il se manifeste, c'est-à-dire l'univers que les êtres humains comprennent, est toujours fini.

« L'humanité se trouve donc confrontée à une contradiction : d'une part, elle doit acquérir une connaissance exhaustive du système du monde dans toutes ses interconnexions, et d'autre part, cette tâche ne peut jamais être complètement accomplie en raison de la nature de l'homme et le système du monde. » (Engels, Anti-Dühring)

L'histoire de la compréhension de l'univers par l'être humain est un processus d'expansion inépuisable depuis le fini vers l'infini. Les êtres humains ont toujours essayé de comprendre l'univers entier, mais à tout moment donné, la compréhension de l'univers par l'homme ne peut être que finie et ne peut atteindre qu'une partie finie de l'univers.

Chaque fois, lorsque la compréhension des hommes s'est étendue à une certaine échelle et a

atteint un certain stade, il y a toujours eu des gens qui se sont arrêtés à mi-chemin et se sont précipités pour peindre une « image du monde » de « l'univers entier » et pour proclamer que la connaissance de l'univers avait atteint sa limite, tirant ainsi la conclusion métaphysique que l'univers est fini.

Mais, à mesure que la connaissance des hommes s'est développée, les unes après les autres de telles « images de l'univers » ont été successivement détruites.

Au tout début, la vision de « l'univers » par les hommes était celle d'une grande tente avec un ciel rond et un sol carré. Ce n'était en fait que la charpente finie de la surface de la Terre.

Plus tard, la vision des hommes s'est élargie. Ils ont progressivement découvert que la Terre n'était pas une surface plane, mais plutôt une sphère, et la théorie selon laquelle la Terre se trouve au centre de l'univers est apparue (géocentrisme). À cette époque, l'univers était la Terre, et le Soleil, la Lune et les étoiles n'étaient que des ornements autour d'elle.

Au 16^e siècle, Copernic résuma les connaissances accumulées sur l'univers et proposa la théorie de l'héliocentrisme, élargissant ainsi l'univers à l'ensemble du système solaire avec le soleil en son centre.

Au 17^e siècle, grâce au télescope optique, les hommes ont pu étendre leur vision au-delà du système solaire, élargir leur vue à la galaxie de la Voie Lactée. La galaxie, selon les mots d'Herschel de l'époque, était la « structure de l'univers ».

À l'époque moderne, en raison du développement des pratiques de production et de l'emploi des radiotélescopes, la vision de « l'univers » a de nouveau dépassé la limite de la galaxie et s'est étendue aux amas de galaxies, aux super-amas et à un amas global constitué de milliards et de milliards de galaxies.

Certains pensent que le rayon de l'amas global pourrait atteindre plusieurs milliards, voire des dizaines de milliards d'années-lumière.

Si cette estimation est correcte, alors c'est à peu près l'étendue de l'espace que nous pouvons observer aujourd'hui.

Mais quelle que soit l'immensité de cet amas global, il ne peut être qu'une expression concrète de l'univers. Bien qu'il puisse également être appelé un univers concret, il ne peut jamais être l'univers entier.

La Terre, le système solaire, la galaxie, l'amas de galaxies, l'amas global... sont tous les différents niveaux du monde matériel, l'univers concret connu par l'homme à un moment donné.

C'est aussi l'univers tel qu'il est reflété dans les sciences naturelles.

Si hier l'univers a trouvé sa limite dans le système solaire ou la Voie Lactée, et aujourd'hui il trouve sa limite dans l'amas de galaxies ou l'amas global, alors demain il trouvera nécessairement une nouvelle limite dans un certain niveau de structures des corps célestes jusqu'à ce que cette « limite » soit atteinte.

« Le matérialisme dialectique insiste sur le caractère temporaire, relatif, approximatif de tous ces jalons dans la connaissance de la nature acquise par la science progressiste de l'homme. » (Lénine, Matérialisme et empiriocriticisme)

Cette conception de l'univers dans les sciences naturelles, c'est-à-dire la connaissance d'une certaine structure-univers, d'une caractéristique de l'univers, est relative, finie.

Mais les niveaux du monde matériel sont également inépuisables, ils ne connaîtront jamais de fin.

Dans cet « Univers-monde » qui est plus élevé que le macro-monde ordinaire, les gens n'atteindront jamais la « fin de l'univers », n'épuiseront jamais la connaissance de l'univers entier, tout comme dans le micro-monde, les gens ne pourront jamais trouver « l'origine de la matière », ne pourront jamais épuiser la

connaissance d'une particule « élémentaire » même minuscule.

Par conséquent, dans la théorie de la connaissance, l'univers signifie la catégorie philosophique de la Nature universelle, éternelle, objective, qui se reflète dans la conscience humaine à travers le développement continu des capacités de connaissance de l'être humain, du plus petit au plus grand, s'accroissant à la fois en profondeur et en intégralité.

Les concepts de l'univers en science naturelle et en philosophie sont à la fois distincts et interdépendants.

La conception globale de l'univers en philosophie est toujours une certaine somme de la connaissance des sciences naturelles de l'univers ; à son tour, le concept d'univers de la science naturelle est toujours régi par certaines visions philosophiques du monde.

La vision matérialiste dialectique du monde se forme en faisant la somme des développements et réalisations de la science naturelle comme ensemble. Elle affirme que l'univers est infini, que l'expression concrète de l'univers est fini.

L'infinité de l'univers est l'absolu, la finitude de l'univers est relative ; l'univers est l'unité de l'infini absolu et de la finitude relative.

L'origine des deux sortes de visions de « l'univers »

La théorie de l'univers fini est née des limites de la connaissance humaine. Dans une société de classe, cette théorie conduit souvent au théisme et à l'idéalisme de différents types. Si l'univers était une grande tente, alors qu'y aurait-il à l'extérieur de cette tente ? Si quelqu'un sortait la tête de la tente, que verrait-il ?

Tant que l'univers a une frontière, alors il y a « un monde de l'autre côté » à l'extérieur de l'univers. Là, il existe une résidence pour Dieu.

La classe dirigeante réactionnaire peut ainsi utiliser un tel « monde parallèle » pour défendre l'existence de Dieu et affirmer que leur domination est « de droit divin » et ne saurait être changé.

Chaque pas en avant de la connaissance humaine de l'univers se heurte à la résistance désespérée de la réaction. Au début, la théorie selon laquelle la Terre était ronde fut considérée comme une hérésie. Plus tard, la théorie héliocentrique a également souffert de persécutions frénétiques et persistantes.

Aux 17^e et au 18^e siècles, lorsque la bourgeoisie nouvellement montante utilisait directement la théorie d'un univers infini pour s'opposer à la religion, elle couvrait encore cela sous le manteau du théisme.

Même des matérialistes comme Spinoza ne pouvait qu'appeler honteusement Dieu « l'infini », utilisant Dieu comme nom de code pour l'univers infini afin de s'opposer au Dieu tangible.

L'univers est infini, mais à tout moment concret, les gens ne peuvent connaître que des choses finies.

L'infini existe dans le cadre du fini. Par conséquent, les gens sont toujours en train de « chercher et d'établir l'infini dans le fini, l'éternel dans le transitoire » (Engels, Dialectique de la nature).

Dans l'histoire de la philosophie, certains n'ont pas compris la dialectique et ont absolument séparé l'infini du fini. Alors qu'ils reconnaissaient l'infini de l'univers, ils ont quitté l'expression concrète de l'univers pour se tourner vers un infini purement abstrait.

En conséquence, ils ne pouvaient pas faire autrement que s'écarter de l'univers réel et sauter dans le monde spirituel, sauter dans le monde de Dieu ou dans la pensée subjective de l'homme pour chercher l'infini.

Ainsi, à leurs yeux, l'univers infini est devenu « l'esprit absolu » ou est devenu l'esprit subjectif de l'homme : « L'univers est mon esprit, et mon esprit est l'univers ». Telle est la vision de l'univers de l'apriorisme idéaliste.

Dans le domaine des sciences naturelles, certains ont remplacé l'univers infini par l'univers fini déjà connu.

Aujourd'hui, le radiotélescope étend notre vision à 10 milliards d'années-lumière dans l'espace. Mais, quelle que soit l'étendue de la vision humaine, il existe toujours un territoire inconnu infini au-delà de notre vue, et la théorie de l'univers fini peut exploiter les limites de la connaissance humaine à chaque étape du développement historique et refaire surface sous différentes formes.

Elle peut toujours opposer la conception de l'univers des sciences naturelles à la vision de l'univers de la philosophie en utilisant l'univers concret connu des sciences naturelles à la place de la Nature universelle, éternelle et objective de la philosophie.

Il s'agit d'un positivisme et d'un empirisme idéaliste prenant directement les sensations subjectives de l'homme pour l'essence de la matière. La « cosmologie » fondée au XXe siècle est née sous l'influence de ce courant de pensée.

La définition de la cosmologie est donnée comme « le système de toutes sortes de concepts et de relations construits par l'homme dans le but de faire une description ordonnée du monde dans son ensemble, l'homme lui-même étant une

partie de ce tout ». (Encyclopédie Britannica, vol. 6, p. 582, édition de 1964).

C'est un souhait inaccessible et extravagant. Comme l'a bien dit Engels : « Si, à une époque quelconque du développement de l'humanité, un tel système définitif et défini des interconnexions avec le monde... était construit, cela signifierait que le domaine de la connaissance humaine aurait atteint sa limite. » « Ce serait une absurdité, un pur non-sens. » (Engels, Anti-Dühring.)

Au cours du dernier demi-siècle, de nombreux savants ont proposé une « structure-univers » après l'autre, construit un « modèle de l'univers » après l'autre, et si certains d'entre eux ont aussi reflété sous certains aspects la connaissance humaine de certains univers concrets, et ont joué ou jouent encore un certain rôle dans le développement de la science, en ce qui concerne la connaissance de l'univers entier, ces diverses « structures » et « modèles » « encerclent » artificiellement l'univers infini et imposent artificiellement à l'univers entier les lois d'une région locale.

Selon les mots de leur propre « ancêtre », le grand philosophe et scientifique bourgeois Bacon, ils « utilisent tous leur propre impuissance scientifique pour calomnier l'univers ».

Le prolétariat doit aussi étudier les questions cosmiques, il doit faire le point sur les connaissances des hommes sur l'univers, sur la base du développement de la pratique de production et de l'expérimentation scientifique, et afin de servir les besoins de la pratique sociale.

Nous comprenons humblement que cette connaissance ne peut être que locale, relative. La connaissance humaine de l'univers est un processus infini, elle n'épuise jamais son sujet ni n'atteindra son « sommet ».

La soi-disant « cosmologie », sous l'influence des conceptions du monde idéalistes et métaphysiques, ne peut être, fondamentalement parlant, qu'une fleur qui ne porte pas de fruits sur une branche du grand arbre des sciences naturelles.

Section II : L'infini de l'univers en termes d'espace

La lutte entre la théorie de l'univers infini et la théorie de l'univers fini se manifeste d'abord dans la question du *yu*, c'est-à-dire de la question de l'infinité et de la finitude de l'espace.

Cette lutte est très compliquée. Les métaphysiciens ne rejettent pas nécessairement tous l'infinité. Au contraire, ils reconnaissent parfois aussi que l'univers est infini.

Ils utilisent la conception métaphysique de l'infini pour s'opposer à la théorie de la finitude de l'univers.

Bien qu'elle ait joué un certain rôle historique, une telle conception de l'infini est au fond également erronée et rejoint en fin de compte le camp de l'idéalisme. C'est pourquoi la lutte entre la théorie de l'univers infini et la théorie de l'univers fini s'est parfois exprimée comme une lutte entre la conception dialectique de l'infini et la conception métaphysique de l'infini.

Dans les temps modernes, en traitant de la question dite de la « structure-l'univers », cette lutte s'est exprimée concrètement comme la lutte entre les théories de la structure de l'univers « de type plan » et de la structure de l'univers « de type homogène ».

Le fini se transforme en infini

La vision métaphysique de l'infini considère l'infini à partir de la possibilité que le fini se transforme en infini. Elle voit que le fini constitue l'infini ; l'infini contient le fini. C'est exact.

La vision métaphysique de l'infini voit en effet un aspect de la relation mutuelle de l'infini avec le fini. La conjecture de l'infinité de l'univers par les matérialistes primitifs de l'Antiquité s'appuyait précisément sur une telle vision de l'infini.

Certains Grecs de l'Antiquité soutenaient que l'univers n'avait pas de frontière, car si l'univers avait une frontière, quiconque se tenait sur la frontière en tenant sa canne à main à l'extérieur de la frontière pourrait étendre cette frontière. On pourrait alors se tenir sur la nouvelle frontière et l'étendre encore davantage, sans fin.

Au 17^e siècle, pour la première fois, Newton, sur la base des sciences naturelles, a peint une image de l'univers infini. Il a postulé que l'univers est une grande boîte sans limite, où tous les corps célestes sont distribués de manière homogène dans le vide infini de l'espace.

C'est le modèle de type homogène de la structure de l'univers. Les corps célestes sont engagés dans un mouvement mécanique régi par une « force cosmique », à savoir la force gravitationnelle.

La « force cosmique » peut se projeter le long d'une ligne droite jusqu'à une distance infiniment grande et les corps célestes peuvent s'engager dans un mouvement en ligne droite sans fin simplement par l'action de cette force.

Tout comme la série infinie des nombres entiers 1, 2, 3, 4... peut se poursuivre infiniment, sans se terminer.

Cette « image de l'univers » est essentiellement toujours la même image que celle des Grecs, sauf qu'elle remplace la canne par les lois de la mécanique.

Une telle infinité est le concept de « potentiel infini » développé en mathématiques au cours du 17^e siècle. Cette structure de l'univers est matérialiste.

Elle a vu la possibilité d'une expansion du fini vers l'infini et a démontré, sous un certain aspect, que le caractère infini de l'univers existe objectivement.

Par conséquent, une telle vision de l'infini a une signification active dans les luttes contre les théories d'un univers fini, et les religions.

C'est précisément ce concept d'infini potentiel qui a introduit l'idée de changements infinis dans les mathématiques et a fait entrer la dialectique dans les mathématiques.

Mais une telle vision de l'univers infini est également unilatérale. Elle considère l'infini comme une simple expansion de la finitude, une simple continuation en quantité de la finitude, sans aucune discrétion [=non continuité], sans changement qualitatif. En conséquence, elle conduit inévitablement à une série de contradictions qui ne peuvent être surmontées.

Si l'univers était vraiment une si grande boîte remplie d'un nombre infini d'étoiles qui rayonnent de la lumière et exercent une force gravitationnelle, alors, comme le disait le « paradoxe » avancé au 19^e siècle, tout point de l'univers doit recevoir une quantité infiniment

grande de lumière et une somme totale infiniment grande de force gravitationnelle.

Si tel était le cas, alors tous les corps stellaires seraient instantanément réduits en cendres et l'univers entier se contracterait instantanément en un seul morceau ! C'est bien sûr absurde. Cette vision métaphysique de l'infini s'est heurtée à une difficulté fatale.

Kant à ce moment-là avait déjà perçu cette contradiction avec acuité.

Il disait que lorsque la pensée humaine essayait « d'élargir les liens de l'univers à l'infini – des liens avec des étoiles en dehors des étoiles, des mondes en dehors du monde, des systèmes de corps célestes en dehors des systèmes de corps célestes... les imaginations s'épuisent dans une marche en avant si lointaine, les pensées s'épuisent aussi dans des imaginations si incommensurables ; tout comme dans un rêve, l'homme avance sans cesse sans jamais voir jusqu'où il doit aller plus loin » (Hegel, Science de la logique).

En effet, si l'univers s'étend de manière homogène, uniforme de cette façon, alors où est la fin ? L'univers est infini, non seulement en quantité, mais aussi en qualité.

Comment pourrait-il s'agir d'un simple élargissement en quantité sans provoquer de changements qualitatifs ? Comment l'univers

pourrait-il être une si grande boîte remplie d'étoiles de toutes les mêmes sortes ?

En outre, même si cette théorie de l'infini souligne la possibilité que le fini se transforme en infini, cette possibilité ne se réalisera jamais. Ce n'est qu'une possibilité abstraite et factice.

Elle suppose d'abord que l'univers s'étend jusqu'à une certaine limite, puis lève cette limite, puis en adopte une nouvelle, et la lève à nouveau... et à tout moment, on ne peut l'étendre que jusqu'à une limite finie.

Peu importe la taille de l'univers, il ne peut toujours pas se débarrasser de cette limite apparemment tenue par les fantômes de la finitude.

La série infinie 1, 2, 3, 4... peu importe combien elle augmente, est toujours finie, et l'infini se trouve toujours loin devant, concevable mais inaccessible.

Ainsi, cette vision de l'infini, tout en reflétant dans une certaine mesure la dialectique de la finitude se transformant en infini, est unilatérale.

Si vous la rendez absolue, alors vous séparez en fait absolument l'infini de la finitude, et l'infini est devenu quelque chose d'intangible, de vague et de vide. Hegel appelait cette infinité « mauvaise infinité ».

Comme le disait Lénine, cette « infinité qualitativement opposée à la finitude, sans lien avec elle, séparée d'elle... comme si l'infini se trouvait au-dessus du fini, en dehors de lui » (Lénine, Manuscrit sur la Science de la logique).

C'est une fausse infinité, pas une infinité réelle.

Pour saisir de manière compréhensible l'infinité de l'univers en termes d'espace, il ne suffit pas de voir la possibilité de la transformation du fini en infini, à la manière de la structure-univers de type homogène ; il faut aussi voir l'autre aspect de la relation dialectique entre l'infini et le fini, c'est-à-dire l'aspect de la transformation de l'infini en fini.

L'infini se transforme en fini

La structure de l'univers de type homogène s'est heurtée à un mur de pierre dans la science. Cela a forcé certains scientifiques et philosophes bourgeois à proposer un autre modèle, de type nivelé.

Kant pensait qu'à côté de cet « univers insulaire » (qui signifie en fait la Voie Lactée) où se trouve notre système solaire, il existe dans l'univers d'innombrables autres « univers insulaires » et que le « grand univers » se compose de tous ces « grands univers ».

De très nombreux « grands univers » de ce type composent des univers plus grands de niveaux

encore plus élevés. De telles étapes montent sans cesse.

Plus tard, d'autres personnes ont clairement divisé la structure de l'univers en niveaux suivants : système solaire, premier niveau ; amas d'étoiles, deuxième niveau ; galaxies, troisième niveau ; amas de galaxies, quatrième niveau ; amas global, cinquième niveau...

Au début du 20^e siècle, quelqu'un a utilisé cette structure-univers pour résoudre le paradoxe auquel le modèle de type homogène de l'univers a donné naissance : comme l'univers monte niveau par niveau, la quantité de lumière et de force gravitationnelle qu'une étoile reçoit d'autres systèmes de corps célestes diminuerait niveau par niveau, s'approchant de zéro.

Ainsi, la lumière et la force gravitationnelle reçues en tout point de l'univers, même si elles sont le résultat d'un nombre infini d'autres corps célestes, sont néanmoins dans leur somme totale, convergentes et finies.

Ceci montre que non seulement le fini peut se transformer en infini, mais que l'infini peut aussi se transformer en fini.

« Prenez un bâton d'un pied de long. Si vous coupez la moitié de sa longueur chaque jour, vous pouvez continuer ainsi pendant des millions de générations. »

En mathématiques, cela correspond à la série infinie $1/2, 1/4, 1/8...$. Ce processus est infini et il montre qu'un « bâton d'un pied de long » contient un nombre infini de parties.

Mais la somme totale de $1/2 + 1/4 + 1/8 + ...$ s'approche de 1.

Ainsi, la totalité de ces parties infinies constitue un « bâton d'un pied de long » fini.

M. Dühring a répandu ce que Kant avait dit : « Un agrégat infini de choses réelles ne peut donc pas être considéré comme un tout donné » (cité dans Anti-Dühring), mais en réalité, non seulement la Voie Lactée et le système solaire sont infinis, mais une maison, une tasse, etc. sont également infinies, même jusqu'à une molécule, un atome ou une particule « élémentaire » – tous se manifestent également comme des mondes complexes et inépuisables.

Contrairement aux stupidités de Dühring, chaque fini donné est exactement l'agrégat infini de choses réelles. Hegel a appelé cet infini qui peut se transformer en finitude « l'infini réel ».

L'infinité réelle est l'infini accessible, saisissable. Elle pose que l'infini puisse se transformer en fini, que le fini contienne l'infini. Il est donc possible que la matière se compose de masses données et que l'univers possède une structure de type nivelé.

Les compositions matérielles infinies forment des particules « élémentaires » finies, des atomes, des molécules, des macro-objets, la vie, des systèmes planétaires, des galaxies, des amas...

À l'intérieur de ces compositions, chaque niveau est un état d'agrégation différent de la matière, chacun est à la fois un « univers » inépuisable et un tout fini donné. De cette façon, l'infini n'est plus quelque chose de vide au-delà du fini actuel, mais existe réellement dans les choses concrètes.

Engels a dit : « les états d'agrégation – points nodaux où le changement quantitatif se transforme en qualitatif » (Engels, Dialectique de la nature).

Le processus du fini se transformant en infini n'est plus une simple expansion en quantité, mais plutôt ici apparaît une discrétion [= non continuité], des changements qualitatifs.

D'un « petit univers » telle une particule « élémentaire » à un atome, à une molécule... jusqu'à un « grand univers » comme amas global, tous ces éléments ont été les uns après les autres des points décisifs dans la transition du fini vers l'infini.

La structure de type nivelé de l'univers basée sur les concepts d'infinité réelle contient de la dialectique.

Elle s'oppose aux vues qui traitent l'univers comme un bloc de désordre sans structure, absolument homogène, et montre que la matière a une structure définie et est divisible. Mais, à l'intérieur de l'infinité réelle, une autre déviation est couverte. L'infinité réelle est l'infinité achevée et rend l'infini fini.

Ce n'est en fait qu'un maillon dans le processus de transformation du fini en infini, une approximation dans la méthode de traitement. Si vous le rendez absolu et que vous le considérez comme l'infini final, alors vous liquidez l'infini.

Hegel est ainsi. Il vénère réellement l'infini réel, il le traite comme quelque chose au-delà de l'infini. « Au-delà » de l'infini, ne revient-il pas au fini ? Par conséquent, chez Hegel, si le mauvais infini est comme une ligne droite sans fin, alors pour l'infini réel « l'image est un cercle, c'est une ligne qui se touche elle-même, fermée et complètement présente, sans point de début ni de fin » (Hegel, Science de la logique).

Les lignes circulaires ne touchent évidemment pas aux frontières, mais le domaine de l'espace est infini.

Ainsi, pour résoudre les contradictions suscitées par le mauvais infini, Hegel finit par abandonner tout simplement l'infini et retourne au fini. Son univers est en fait le cercle de son « esprit absolu » ?

Au cours du 20e siècle, parce que le mauvais infini se heurtait à tant de difficultés en cosmologie, les naturalistes se sont tournés les uns après les autres vers l'infini réel hégélien, abandonnant en même temps la structure de la structure-univers de type nivelé, et revenant à la structure de type homogène, fermant ainsi l'univers infini.

Ainsi, avec le passage de la bourgeoisie de sa période ascendante à sa période descendante, son point de vue sur l'univers a également changé, de la théorie matérialiste mais métaphysique de l'univers infini, à la théorie anti-métaphysique mais idéaliste de l'univers fini.

Le « modèle de l'univers » d'Einstein en est un exemple typique. Contrairement à Newton, il abandonne l'infini mauvais et évite de se poser la question des frontières : « Si nous pouvons considérer l'univers comme un continuum fini et fermé, alors nous n'avons besoin d'aucune conditions de frontières » (L'observation de la cosmologie basée sur la théorie de la relativité générale, Principles of Relativity, 1923, édition américaine).

En même temps, il abandonne également la structure de l'univers en niveaux et finit par encercler l'univers dans ce qu'on appelle un « continuum à 4 dimensions ».

Ce continuum est continu partout, nulle part discret [non-continu], et est donc un espace sphérique à 4 dimensions sans limites mais fermé, identique au cercle de Hegel. En partant de ce modèle d'univers « fini et sans frontières », Einstein a même « calculé » le « rayon » de l'univers à 3,5 milliards d'années-lumière.

C'est le résultat inévitable de la poussée à l'extrême de l'infini réel. Les scientifiques dirigés par Einstein ont nié l'infini métaphysique mauvais et se sont opposés à la séparation absolue de l'infini et du fini.

C'était une avancée. Mais ils ne comprenaient pas la dialectique. En poursuivant l'aspect de l'infini pouvant se transformer en fini, ils ont abouti à l'autre aspect unilatéral et ont absolument assimilé l'infini au fini, abolissant ainsi l'infini et retournant au fini.

Ils ont commencé par s'opposer à la métaphysique, mais n'osant pas reconnaître la dialectique, ils sont finalement retournés vers la métaphysique.

C'est la punition que la dialectique leur a infligée.

L'espace comme unité de l'infini et du fini

Engels a dit : « L'infini est une contradiction, il est plein de contradictions. » « La suppression de la contradiction serait la fin de l'infini. » (Engels, Anti-Dühring).

Nous disons que l'univers est la totalité de tout. En fait, cette phrase elle-même contient diverses contradictions. Puisqu'il est « de tout », l'univers lui-même est-il également inclus en lui ?

S'il n'est pas inclus, alors il n'est pas « de tout ». S'il est inclus, alors il existe un univers encore plus élevé qui englobe cet univers, et l'univers est devenu une série inépuisable d'« univers ».

Du point de vue du matérialisme dialectique, une telle contradiction n'a rien d'étrange. Elle reflète précisément la contradiction de l'infini et de la finitude.

L'infini ne peut pas exister seul, il existe toujours dans une unité dialectique avec la finitude.

Bien que l'univers soit infini, l'univers que l'on peut connaître est toujours fini, et la série infinie de tels univers compose les niveaux inépuisables de l'univers, et compose l'univers.

Si l'on découpe cette unité, en imposant artificiellement des concepts tels que « système fermé », applicables seulement aux choses finies, à l'univers infini, on n'arrivera qu'à des conclusions absurdes.

Le modèle de type homogène de la structure-univers imagine que l'univers est un grand entrepôt rempli de tous les biens du même type, un espace unifié, infini.

Ce n'est pas correct. L'espace est toujours concret. L'espace matériel concret est toujours fini. L'espace atomique est fini, l'espace moléculaire est fini. De même, les espaces d'une galaxie, d'un amas et d'un amas global sont également finis. En dehors de ces différentes tailles et bandes d'espace concret, il n'existe pas d'espace abstrait d'un « univers entier » indépendant des choses finies.

La recherche d'un tel espace unifié vous conduirait certainement dans une mauvaise infinité.

L'infinité dans l'espace de l'univers ne peut être réalisée que dans d'innombrables espaces concrets finis, et ne peut être séparée de ceux-ci. Par conséquent, l'univers est toujours à la fois fini et infini, avec et sans frontières.

Chaque univers concret a sa frontière et sa limite, cela est également vrai depuis l'atome jusqu'à l'amas global.

Au-delà de la frontière de cet « univers », cet « univers » a atteint son apogée ; un changement qualitatif se produira, ainsi il entrera dans un « univers » de niveau encore plus élevé avec ses propres nouvelles frontières.

Par conséquent, en ce qui concerne l'univers dans son ensemble, l'univers est sans frontières, sans limites et est infini dans l'espace.

Le facteur rationnel dans la structure de l'univers de type nivelé s'exprime ici comme suit : avec les niveaux, il est possible d'avoir la diversité des formes matérielles.

Cette structure illustre non seulement l'infinité de l'univers en quantité, mais elle permet aussi d'illustrer l'infinité de l'univers en qualité.

L'infini potentiel et l'infini réel, cherchant chacun à résoudre la contradiction entre l'infini et le fini sous deux aspects différents, saisissent chacun individuellement une vérité unilatérale.

Le potentiel dans le fini saisit l'aspect que le fini peut transformer en infini, mais poussant cela à l'extrême, sépare l'infini du fini. Ainsi l'infini est devenu un vide concevable mais inaccessible, un fantôme intangible.

L'infini réel saisit l'aspect que l'infini peut transformer en fini, mais en poussant cela à l'extrême, il assimile l'infini au fini. Ainsi l'infini est devenu lui aussi fini.

Finalement, tout comme une grenouille dans un puits, levant les yeux et insistant sur le fait que le ciel n'est pas plus grand que l'ouverture du puits, à la suite d'une telle absolutisation, le mauvais infini est alors devenu un faux infini, l'infini réel est devenu une finitude réelle.

Tous deux ont liquidé l'infini et sont retournés au fini.

S'ils ne reconnaissent pas la dialectique matérialiste du marxisme, les scientifiques et les philosophes, en raison des limites de leur vision du monde, tomberont souvent dans telle ou telle unilatéralité. Peu importe jusqu'où ils iront, ils ne pourront jamais échapper au domaine de la théorie d'un univers fini.

[Allusion dans l'expression au grand classique chinois du 16e siècle La Pérégrination vers l'Ouest, où le Roi singe capable de faire des bonds de 54 000 km se réfugie au bout de l'univers, mais est tout de même rattrapé par main de Bouddha lui-même.]

Alors, est-ce que cela le ferait d'éviter la contradiction en employant la méthode consistant à éliminer simplement le concept d'infini ? Non.

« Toute tentative d'éliminer ces contradictions conduit, comme nous l'avons vu, à de nouvelles et pires contradictions. » (Engels, Anti-Dühring)

Par exemple, un érudit révisionniste soviétique a déclaré : « Parler de l'espace infini et de la durée infinie de l'univers... est tout aussi dénué de sens que les discussions provoquées par la tentative de comprendre la question de savoir si l'univers est bleu ou jaune ou si l'univers dans son ensemble a des couleurs. »

Un tel concept d'infini a été « obtenu par la religion » ([Ernst] Kolman, Sur les concepts

d'espace, de temps, de matière et de mouvement en cosmologie).

En déclarant cela, cette question fondamentale de savoir si l'univers est infini ou fini, qui a été ardemment débattue pendant plusieurs milliers d'années de civilisation humaine, est devenue un simple argument pour le plaisir d'argumenter, une question de croyance religieuse.

Il veut éliminer la contradiction entre l'infini et la finitude, mais finit par trahir complètement les positions basiques du matérialisme dialectique, du marxisme.

Toute la représentation de la bourgeoisie durant la période ascendante, Bacon, Spinoza, Newton, Kant, etc., avait reconnu, sous différentes formes, la théorie de l'univers infini.

La grande régression du révisionnisme moderne ne peut que démontrer qu'il est le rejeton apocalyptique de la bourgeoisie décadente et réactionnaire.

Section III : l'infini de l'univers en termes de temps

La lutte entre la théorie de l'univers infini et la théorie de l'univers fini se manifeste aussi sur la question du « zhou », c'est-à-dire la question de l'infini et de la finitude du temps, dans la théorie de l'univers en développement et dans la théorie de l'univers statique.

L'univers est infini dans l'espace, il comprend nécessairement des formes de développement infiniment diversifiées et possède le potentiel d'un développement infini.

Par conséquent, dans le temps, il est aussi nécessairement infini. Engels a dit : « La succession éternellement répétée des mondes dans un temps infini n'est que le complément logique de la coexistence d'innombrables mondes dans un espace infini. » (Engels, Dialectique de la nature).

La théorie matérialiste dialectique de l'univers infini soutient fermement que l'univers est un processus en développement infini et incessant, à la fois discret et continu.

Tout dans l'univers se développe continuellement

Tout dans l'univers change, tout est un processus. Toutes les choses dans l'univers, aussi minuscules qu'une particule « élémentaire » ou aussi grandes que tous les corps célestes, se développent en tant que processus, toutes connaissent le processus de naissance, de développement et de mort.

Toutes les choses concrètes dans l'univers sont finies dans le temps.

Leur durée d'existence varie, leur espérance de vie varie, mais peu importe qu'elle soit longue ou courte, au fond, chacune est un processus fini.

Les particules « élémentaires » peuvent être qualifiées de « changeantes sans certitude » !

À l'exception des électrons et des protons, qui sont relativement plus stables et dont nous ne savons toujours pas aujourd'hui combien de temps ils vivent, les particules « élémentaires » ont toutes une durée de vie courte.

Les neutrons peuvent être considérés comme ayant une longue durée de vie, mais ne peuvent vivre qu'environ 17 minutes. Tous les mésons et hypérons ne peuvent généralement vivre qu'un centième de millionième de seconde, jusqu'à un dixième, un centième ou un millième de milliardième de seconde.

Mais même s'ils ont une durée de vie si courte, ils connaissent néanmoins toute la vie de la naissance, de la « désintégration » ou du « déclin », pour finalement se transformer en une autre matière.

Par conséquent, les particules « élémentaires » sont à la fois « sans ordre » et « avec ordre », à la fois changeantes et stables.

Sans cette stabilité relative, les particules « élémentaires » ne seraient pas des particules « élémentaires » et n'existeraient pas.

La « durée de vie » des corps célestes est étonnamment longue. Si on les compte en « années » sur Terre, les « âges » de la Voie Lactée,

du Soleil et de la Terre ne sont pas de plusieurs décennies, ou de plusieurs siècles, mais plutôt de plusieurs milliards, ou de plusieurs dizaines de milliards d'années.

Prenons l'exemple du Soleil. On estime qu'il a une histoire d'environ 5 milliards d'années. La Terre est peut-être légèrement plus jeune, mais a quand même plus de 4 milliards d'années.

Mais quelle que soit la durée de leur vie, elles sont toujours comme une vie humaine et ne peuvent échapper au processus de naissance, de vieillissement, de maladie et de mort.

Les étoiles ont commencé comme des nébuleuses géantes et fines, se contractant et se condensant en certaines formes en vertu de la force gravitationnelle. Plus tard, leurs températures ont augmenté et elles ont connu leur jeunesse.

Après qu'une réaction thermonucléaire a commencé, elles sont entrées dans l'âge mûr. Lorsque l'hydrogène du noyau est entièrement transformé en hélium, certaines étoiles deviennent des géantes rouges. Elles se dégradent progressivement et vieillissent.

Plus tard, leur enveloppe extérieure disparaîtra et elles deviendront des naines blanches, jusqu'à ce que toute l'énergie se tarisse et qu'il ne reste qu'un tas d'« os ». Elles se seront transformées en d'autres formes matérielles.

Par conséquent, même si les changements dans les corps célestes sont lents, même si leur durée de vie est longue, ils ne peuvent pas durer éternellement.

Les durées de temps sont relatives. [Le personnage de La Pérégrination vers l'Ouest] « Erlang » a 48 000 ans. Cela peut être considéré comme une longue durée de vie, mais comparé aux milliards d'années de vie des corps célestes, c'est seulement une fraction de seconde.

Une fraction de seconde peut être considérée comme courte, mais comparé à un meson π qui est seulement capable de mener une vie de quelques centièmes de quadrillionnièmes de seconde, c'est quasiment comme infiniment long.

La durée du temps n'existe qu'en des termes relatifs. Quelle que soit sa durée, le temps de l'existence de toute chose concrète est toujours finie. Il n'existe pas du tout de choses éternellement immuables et permanentes dans l'univers.

Bien sûr, comparée à la vie d'un humain, la vie des corps célestes est après tout très longue. De manière écrasante, la majeure partie du développement et des changements des corps célestes est non seulement très difficile à observer de visu, mais même l'histoire humaine toute entière est rarement témoin de tels changements.

Les gens voient que le Soleil se lève toujours à l'est et se couche à l'ouest, la Lune est toujours pleine au milieu du mois [lunaire] et un mince croissant au début du mois [lunaire]. Les 7 étoiles de la Petite Ourse tournent toujours autour de l'étoile polaire.

En raison de cette limitation des connaissances, les gens exagèrent très facilement l'aspect de l'ordre dans les corps célestes et en concluent que l'univers ou les cieux sont immuables.

Toutes les classes réactionnaires exploitent cette compréhension erronée des gens et promeuvent la théorie d'un univers immuable, selon laquelle « le ciel ne changera pas et l'ordre sur la terre ne changera pas non plus ».

Évidemment, si elles admettent que le ciel change et que la société se développe, cela ne signifierait rien de moins que la condamnation à mort de leur propre classe. Par conséquent, les luttes entre la théorie de l'évolution de l'univers et la théorie de l'immuabilité de l'univers ont historiquement reflété la lutte de classe entre les forces avancées et les forces réactionnaires.

Le porte-parole de la classe des propriétaires d'esclaves de l'Antiquité, Aristote, a déclaré que les corps célestes étaient parfaits sans aucun défaut et éternels sans aucune dégradation, ce qui reflétait les rêves de la classe des

propriétaires d'esclaves de « régner génération après génération ».

Newton, au 17e et 18e siècles, pensait que les étoiles resteraient toujours à leur position d'origine, que la Terre suivrait toujours une orbite fixe donnée, ce qui reflétait les souhaits de classe de la bourgeoisie après sa prise du pouvoir et son désir de maintenir ses propres intérêts établis.

Toutes les choses concrètes de l'univers ont leur naissance et leur mort, leur début et leur fin, toujours du changement quantitatif au changement qualitatif, se transformant continuellement en leurs opposés.

Ce sont toutes des « systèmes fermés » : dans l'espace, fermés dans un domaine fini, dans le temps, fermés dans une période finie.

Toutes les choses produites sont vouées à disparaître. Les particules « élémentaires » sont vouées à se transformer, les humains sont voués à mourir, la Voie Lactée, le Soleil et la Terre sont vouées à se décomposer et à être détruites.

Même quelque chose qui dure aussi longtemps que « le Ciel et la Terre » [issu dans le taoïsme de l'oeuf cosmique se brisant] finira par disparaître.

Même l'espèce humaine elle-même va changer et s'éteindre.

Mais la fin du Soleil, de la Terre et de l'espèce humaine n'est pas un « jour du jugement dernier de l'univers ».

Lorsque la Terre s'éteindra, il y aura des niveaux encore plus élevés de corps célestes pour la remplacer. À ce moment-là, les gens célébreront la victoire de la dialectique, accueillant la naissance de nouvelles étoiles. Lorsque l'espèce humaine disparaîtra, des espèces encore plus élevées apparaîtront.

De ce point de vue, les activités humaines créent les conditions pour l'apparition d'espèces encore plus élevées.

Si l'ancien ne disparaissait pas, le nouveau ne viendrait pas. La mort de l'ancien est précisément la condition nécessaire à la naissance du nouveau.

« Il en est toujours ainsi dans le monde, le nouveau remplaçant l'ancien, l'ancien étant remplacé par le nouveau, l'ancien étant éliminé pour faire place au nouveau, et le nouveau émergeant de l'ancien. » [Mao Zedong, De la contradiction]

Le fini se transforme en infini. C'est précisément parce que toutes les choses de l'univers changent et se développent continuellement qu'elles constituent le développement sans fin de l'univers tout entier.

C'est précisément parce que tout a sa naissance et sa mort, son commencement et sa fin que l'univers dans son ensemble peut être sans naissance ni mort, sans commencement ni fin.

Toutes les choses sont comme des milliers et des millions de ruisseaux qui se rejoignent et forment un long fleuve inépuisable de l'univers.

En ce qui concerne les choses concrètes, leur développement est fini, le temps est fini.

Mais infinies sont les transitions d'une espèce de chose à une autre, d'une forme de matière à une autre, c'est-à-dire d'un temps concret à un autre temps concret.

C'est précisément à cause de la finitude des choses concrètes dans le temps qu'elles constituent l'infinité de l'univers dans son ensemble dans le temps, et le développement de l'univers ne s'achèvera jamais, n'atteindra jamais son apogée.

De même que dans l'espace, l'univers dans le temps est à la fois fini et infini, et l'infini est composé uniquement de ce qui est fini et transformé à partir de ce qui est fini.

L'univers dans son ensemble n'a ni commencement ni fin

Quand nous disons que l'univers se développe aussi, ne veut-on pas dire que l'univers dans son

ensemble change et se développe tout comme les choses concrètes de l'univers ?

Cette question est formulée de manière incorrecte. Le développement de l'univers s'exprime dans le développement de toutes les choses de l'univers.

Isolé du développement des choses concrètes, le développement de l'univers lui-même n'a pas de sens.

Au cours des dernières décennies, au sein de la cosmologie bourgeoise, s'est développée une tendance, la « cosmologie évolutionniste », qui prône l'« évolution » de l'univers lui-même. Ces cosmologistes pensent que l'univers a une origine.

En Occident, depuis les années 30, certains ont défendu la théorie selon laquelle l'univers est né du Big Bang d'un « atome primitif » ou d'une « boule de feu primitive ». À la suite de l'explosion, les débris de cette matière primitive se sont dispersés dans toutes les directions et se sont ensuite continuellement dilatés comme un ballon.

Au milieu des années 60, le « fond cosmique de micro-ondes » a été découvert et la « cosmologie du Big Bang » a de nouveau affirmé qu'il s'agissait de la chaleur résiduelle du rayonnement après le Big Bang de la boule de feu primitive.

Puisque l'univers lui-même est en « expansion », quelle que soit sa taille, quelle que soit son expansion potentiellement infinie à un moment donné, l'univers est toujours fini.

Même si nous pouvons parler de l'expansion d'une chose finie, comment un univers infini peut-il s'étendre ? Jusqu'où s'étendrait-il ?

Par conséquent, l'« évolution » ici est une imposture, toute idée de l'évolution de l'univers dans son ensemble implique déjà un univers fini.

Un tel univers a non seulement un début, mais aussi nécessairement une fin, un jour du jugement dernier.

Depuis la fin du 19e siècle, il y a toujours eu des gens qui ont essayé de plaider en faveur de la fin du monde. En utilisant la deuxième loi de la thermodynamique, ils ont proposé la soi-disant « théorie de la mort thermique de l'univers ».

En d'autres termes, comme la chaleur ne peut se transférer que spontanément des objets les plus chauds vers les objets les plus froids, c'est-à-dire qu'un système fermé ne peut que se rapprocher de plus en plus de l'équilibre thermodynamique (l'entropie devenant de plus en plus grande), tôt ou tard, l'univers atteindra également un état d'équilibre thermodynamique et deviendra une mare stagnante, perdant tout potentiel de mouvement ou de changement.

C'est le jour du Jugement dernier de l'univers.

L'univers dans son ensemble ne peut pas avoir d'origine ni de fin du monde, car l'univers dans son ensemble n'est pas une chose concrète, pas un système fermé.

Les choses concrètes ont leurs débuts et leurs fins, ont leur propre temps. Une particule « élémentaire » a le temps des particules « élémentaires », l'Homme a le temps de l'Homme, le système solaire a le temps des systèmes solaires.

Tous ces temps sont finis. La somme de ces temps concrets constitue le temps de l'univers ; le temps de l'univers existe donc à l'intérieur de ces temps concrets.

Existe-t-il un temps général indépendant de ces temps concrets ? Non. Le temps qui est séparé des formes concrètes, à savoir le « temps en tant que tel » (Engels, Anti-Dühring) n'est qu'une abstraction dans notre pensée, tout comme le concept de maison, de table, etc. sont tous des abstractions dans notre pensée.

Les métaphysiciens postulent toujours un seul flux de temps unifié de l'univers entier, comme s'il existait réellement un long fleuve inépuisable de l'univers, qui n'existerait pas dans les processus matériels concrets, mais existerait plutôt de manière indépendante, en dehors des processus matériels, et que tout dans ce fleuve

apparaît, se développe et meurt dans cette ligne de temps unique de l'univers entier.

C'est complètement faux. S'il existait vraiment un tel fleuve de temps unique et englobant tout, alors il est à coup sûr au-delà du monde matériel, et doit devenir l'être absolu au-dessus et au-dessus de la matière, ce qui ne peut être qu'un synonyme de Dieu.

Par conséquent, si l'on imagine le temps par analogie comme un fleuve, alors le temps existe dans l'univers non pas comme un fleuve unique, mais plutôt avec des milliers d'origines et de flux dans des millions de vallées en compétition.

Le fleuve du temps de l'univers ne peut exister qu'à l'intérieur de tout cela et non en dehors de lui.

L'unité de l'infini et de la finitude dans le temps

Le président Mao nous a enseigné que toutes les choses absolues ne peuvent exister que dans des choses relatives.

Le temps est infini, mais il est aussi fini. L'infinité du temps existe dans un temps fini, et la somme totale d'innombrables temps finis exprime l'infinité du temps.

C'est l'unité dialectique de l'infinité et de la finitude dans le temps. Les érudits bourgeois ne comprennent pas cela, et tombent donc dans des contradictions insolubles.

Kant en est un exemple typique. Il pense qu'il est à la fois correct de dire que le temps est fini, le temps a un commencement, et de dire que le temps est infini, le temps n'a pas de commencement.

C'est une contradiction en soi. Si vous dites que le monde a un commencement dans le temps, alors qu'en était-il avant cela ? Il a dû y avoir un « temps vide » qui ne peut pas arriver, c'est-à-dire le temps en tant que non-temps ; cela dépasse l'imagination.

Inversement, si vous dites que le temps n'a pas de commencement, alors « pour atteindre un point connu dans le temps, il doit avoir traversé un temps éternel.

Par conséquent, dans le monde, une série infinie de choses doit déjà s'être écoulée dans un continuum mutuellement lié. L'infinité d'une série consiste dans le fait qu'elle ne peut jamais être achevée par des synthèses successives » (cité par Hegel dans la *Science de la Logique*).

C'est-à-dire que l'univers a traversé un temps infini avant d'atteindre un moment donné. Mais l'infini est nommé ainsi, précisément parce qu'il ne peut jamais être atteint.

Puisqu'un flux de temps infini serait nécessaire pour faire que l'univers se développe à un niveau infiniment haut, pourquoi n'a-t-il atteint que le niveau fini contemporain de développement ?

Les contradictions de Kant proviennent de son ignorance de la dialectique de l'infini et de la finitude. Le fini se transforme en infini, l'infini se transforme aussi en fini.

La série temporelle infinie est précisément ce qui rend possible et nécessaire l'atteinte du niveau contemporain donné de développement.

Par exemple, un homme a 40 ans, il a vécu 40 ans de séries temporelles finies et a atteint un niveau de développement défini comme 40 ans. Qu'y avait-il avant cet homme ? Il est aussi le résultat de plus d'un million d'années de développement de l'histoire humaine, et a donc lui aussi traversé une série temporelle finie de plus d'un million d'années.

Qu'en est-il avant l'humanité ? Il y a eu aussi plusieurs milliards d'années de développement historique de l'ensemble des êtres vivants, et il y a aussi l'histoire du développement du système solaire et de la galaxie de la Voie Lactée...

La somme totale de ces séries temporelles finies constitue la série temporelle infinie. Il n'existe pas du tout de temps universel unifié.

Y a-t-il un début et une fin de l'univers ? Ou en d'autres termes, le temps a-t-il un début et une fin ?

Nous disons qu'il y a à la fois un début et pas de début ; il y a à la fois une fin et pas de fin.

Le temps est toujours le temps d'une chose concrète, c'est du temps concret. Un tel temps a un début et une fin.

Une personne a son début et sa fin ; l'humanité a son début et sa fin ; le système solaire a son début et sa fin ; par conséquent, ce genre de temps que nous avons connu, à savoir le temps calculé selon l'année, le mois, le jour et l'heure, a aussi son début et sa fin. Ce temps est lié à l'existence du système solaire.

Qu'en était-il avant ce genre de temps ? Il existe certainement un autre temps, lié à d'autres transformations matérielles, un autre cadre temporel et d'autres caractéristiques temporelles dont nous n'avons pas encore connaissance.

Les théoriciens modernes de la mort thermique de l'univers considèrent le temps comme le processus de croissance de l'entropie (le processus d'approche de l'équilibre thermodynamique).

Si ce processus thermodynamique possède également sa propre forme temporelle particulière, il ne s'agit là que d'un type de temps particulier.

Même si un certain système matériel a atteint le maximum d'entropie, cela ne peut être que la fin du temps concret de ce genre, et plus tard commencera encore un nouveau temps.

Ce n'est certainement pas le seul flux de temps dans l'univers, et il ne peut s'agir que d'un type de temps parmi une infinité de temps concrets.

Un type de temps se termine, et un autre type de temps commence. C'est-à-dire qu'un « univers » est terminé, et un autre « univers » naît. De cette façon, l'univers passe continuellement de changements quantitatifs à des changements qualitatifs, en transition d'un type de forme matérielle à un autre, pour toujours, sans fin et sans frontières.

Le temps, le « temps en tant que tel », c'est-à-dire le temps au sens général, est donc la forme universelle de l'existence de la matière ; il est éternel et infini. Mais le temps en tant que temps concret est toujours la forme de l'existence des choses concrètes, il est toujours transitoire et fini.

En somme, le temps est comme l'espace ; il n'est que la forme de l'existence de la matière. La matière a à la fois unité et diversité. La matière est par essence unifiée, mais les manifestations concrètes de la matière sont riches, colorées et diversifiées. Le général ne peut exister que dans le particulier et l'unité ne peut exister que dans la diversité. Ces caractéristiques de la matière se reflètent également dans les formes d'existence de la matière : le temps et l'espace. Telle est notre conclusion. ■

Hymne à la camarade Norah, nom de guerre de la communiste péruvienne Augusta La Torre (1946-1988).

*S'élevant dans la gloire
impérissable de l'histoire
dans un chemin inépuisable
de l'héroïsme communiste
Au Parti et à la guerre populaire*

*L'héroïne nous a donné
à jamais à se souvenir de la Camarade Norah
L'héroïne nous a donné
à jamais à se souvenir de la Camarade Norah*

*Drapeau rouge flottant
flottant avec défi face au vent
exemple lumineux en donnant la vie
pour le Parti et la révolution
Acier rouge trempé de Gonzalo
ferme communiste grand dirigeante
camarade Norah
ferme communiste grand dirigeante
camarade Norah
Beau torrent est ton sang
qui a arrosé notre révolution
serment ferme de la classe
engagement des combattants rouges*

*à conquérir le pouvoir jusqu'au communisme
à conquérir le pouvoir jusqu'au communisme*

*Rayonnante la lumière puissante
le marxisme-léninisme-maoïsme
et son application créative
la Pensée Gonzalo dans notre patrie
lutter à la mort contre l'ignoble
révisionnisme*

*avec haine de classe, nous balayons trois
montagnes
nous prenons d'assaut les cieux
avec haine de classe, nous balayons trois
montagnes
nous prenons d'assaut les cieux
Beau torrent est ton sang
qui a arrosé notre révolution
serment ferme de la classe
engagement des combattants rouges*

*à conquérir le pouvoir jusqu'au communisme
à conquérir le pouvoir jusqu'au communisme
à conquérir le pouvoir jusqu'au communisme*